

FACULTE LIBRE DE THEOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

ESSAI

Sur la Foi et les Sentiments des Martyrs Chrétiens

AU II^e SIÈCLE

(153-250)

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

ET SOUTENUE LE *23 Janvier* 1913, A 4 HEURES

PAR

J. MOREL

Licencié ès lettres, diplômé d'Etudes supérieures



ALENÇON & CAHORS
IMPRIMERIES A. COUESLANT

—
1912

ESSAI

SUR LA FOI ET LES SENTIMENTS DES MARTYRS CHRÉTIENS

AU II^e SIÈCLE

(155—250)

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Président de la soutenance :

M. DE FAYE, professeur.

Membres du Jury :

MM. DE FAYE, professeur.

GOGUEL, professeur.

VIÉNOT, professeur.

La Faculté n'est pas responsable des opinions particulières émises par le candidat.

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

ESSAI

Sur la Foi et les Sentiments des Martyrs Chrétiens

AU II^e SIÈCLE

(135-250)

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

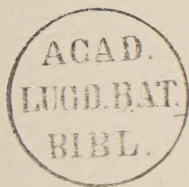
ET SOUTENUE LE

1913, A HEURES

PAR

J. MOREL

Licencié ès lettres, diplômé d'Etudes supérieures



ALENÇON & CAHORS
IMPRIMERIES A. COUESLANT

1912

A MON FRÈRE MARC

en souvenir de nos années d'études

et de l'affection

qui nous a mutuellement soutenus.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

BIBLIOGRAPHIE

LES TEXTES

Martyre de Polycarpe : Patrum apostolicorum opera II, Ignatii et Polycarpi epistulae martyria fragmenta ed. Zahn, 1876, 132-167.

Apostolic Fathers II, S. Ignatius, S. Polycarp ed. Light foot B. III, 2 édit., 1889, 363-403.

Actes de Carpus, Papyrus et Agathonice : Harnack : die Acten des Karpus, des Papyrus und der Agathonike, Texte und Unters. III. 3. 4. 1888, p. 440-454.

Martyre de Ptolémée et Lucius : Justin Apol II c. 2 ed. Otto, Corpus apologetarum I 1, 3 édit. 1876, 196 s.

Actes de Justin et de ses compagnons : Corpus apologetarum ed Otto, III 2, 3 édit. 1879, 262-275.

Les martyrs de Lyon : Lettre des églises de Lyon et de Vienne aux Eglises d'Asie et de Phrygie. Eusèbe, Hist. eccles. V 1, 3-2, 8 ed. Schwartz et Mommsen.

Actes des martyrs scilitains : Robinson, The Passion of S. Perpetua with an Appendix on the Scilitan Martyrdom, Texte and Studies I. 2. 1891, 112-116.

Actes d'Apollonius. Klette : Der Prozess und die Acta S. Apollonii, Texte und Unters. XV 2, 1897, 92-130.

Martyre de Perpétue et Félicité. Robinson : The Passion of S. Perpétua, Texte and Studies I 2, 1891, 60-94.

Pio Franchi dei Cavalieri : La Passio SS. Perpetuæ et Felicitatis, Publication romaine trimestrielle, 5^e fascicule supplémentaire, 1896, 104-148.

Martyre de Potamiäna et Basilide. Eusèbe : Hist. eccles. VI, 5, ed. Schwartz et Mommsen.

Martyre de Pionius. V. Gebhardt... Das Martyrium des heiligen Pionius, Archiv für slav. Philologie XVIII, 1 et 2 (1896), 156-171.

N.-B. — Nous avons utilisé pour notre étude le petit livre de R. Knopf : *Ausgewählte Märtyreracten*, dans la Sammlung

ausgewählter Kirchen und dogmen geschichtlicher Quellenschriften II^e série, II^e cahier. J.-C.-B. Mohr, Leipzig, 1901. — Dans nos références, les deux derniers chiffres renvoient à la page et à la ligne de cette édition.

OUVRAGES PARTICULIERS

Martyre de Polycarpe

Commentaires de ZAHN, *Patrum apostolicorum opera II*, 1876, 132-167 et de Lightfoot, *Apostolic Fathers II*, vol. III² 1889, 363-403.

RENAN : *l'Eglise chrétienne* (1879), 452-462.

ALLARD : *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles* (1885), 296-313.

AUBÉ : *Histoire des persécutions de l'Eglise jusqu'à la fin des Antonins* (1875), 319-332.

KEIM : *Aus dem Urchristentum I* (1878), 90-170.

Actes de Carpus, Papyrus, Agathonice

Commentaire de HARNACK : *die Acten des Karpus, des Papyrus und der Agathonike, Texte und Untersuchungen III*. 3. 4. 1888, p. 435-465.

AUBÉ : *L'église et l'état dans la seconde moitié du III^e siècle*, (1885), 499 s.

ALLARD : *Histoire des persécutions pendant la première moitié du III^e siècle* (1886), 398-402.

Martyre de Ptolemaeus et Lucius

Commentaire dans OTTO : *Corpus apologetarum I*, 1. 3^e édit. (1876), 196 s.

AUBÉ : *Histoire des persécutions de l'Eglise jusqu'à la fin des Antonins* (1875), 332 s.

AUBÉ : *Etude sur un nouveau texte des actes des martyrs Scillitains* (1881).

ALLARD : *ouv. cité* (1885), 436-39.

NEUMANN : *Der römische Staat und die allgemeine Kirche I* (1890), 72 s., 284 s.

MONCEAUX : *Histoire de l'Eglise d'Afrique* (1900) Tome I. Paris, Leroux.

Actes d'Apollonius

Commentaire dans *Texte und Untersuchungen XV*, 2 (1897), 92-130. Der Prozess und die Acta S. Apollonii.

AUBÉ : *Les Chrétiens dans l'empire Romain de la fin des Antonins* (1881), p. 32-40.

KEIM : *ouv. cité*, p. 640-42.

ALLARD : *ouv. cité*, 440-42.

HARNACK : *Der Prozess des Christen Apollonius dans les Sitzungsberichten der Berliner Akademie* (1893), 721-746.

SEEBERG : *Martyrium des Apollonius dans la Neue Kirchliche Zeitschrift* (1893), 4 836-872.

HILGENFELD : *Apollonius von Rom* dans la *Zeitschrift für Wissensch. Theol.* (1894), 58-91.

MOMMSEN : *Der Prozess des Christen Apollonius*, dans les *Sitzungsberichte der Berliner Akademie* (1894), 497-503.

MAX, Prince de Saxe : *der heilige Märtyrer Apollonius* (1903).

KEIM : *Rom und das Christentum* (1881), 573 s.

ALLARD : *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles* (1885), 318-336.

Actes de Justin et ses compagnons

Commentaire de OTTO : *corpus apologetarum* III, 2 (1879), 262-275.

AUBÉ : *Histoire des persécutions de l'Eglise jusqu'à la fin des Antonins* (1875), 346-354.

KEIM : *Rom und das Christentum* (1881), 583 s.

ALLARD : *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles* (1885), 365-373.

Lettres des Eglises de Lyon et de Vienne aux Eglises d'Asie et de Phrygie

Commentaire de ROUTH : *Reliquiae Sacrae* I² (1846), 325-371.

AUBÉ : *ouv. cité*, 376-386.

KEIM : *ouv. cité*, 610-623.

RENAN : *Marc Aurèle* (1882), 302-335.

ALLARD : *ouv. cité* (1885), 391-418.

HIRSCHFELD : *Zur geschichte des Christentums in Lugdunum vor Constantin*, dans les *Sitzungsberichte der Berliner Akademie der Wiss.* (1895), 381-392.

Actes des martyrs Scillitains

AUBÉ : *Les chrétiens dans l'empire Romain de la fin des Antonins au milieu du III^e siècle* (1881), 203-206, 503-509.

MONCEAUX : *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*. Tome 1^{er}, Paris Leroux (1901).

Martyre de Perpétue et Félicité

Commentaire dans *Robinson*, ouv. cité, et dans *Pio Franchi dei Cavalieri*, ouv. cité.

AUBÉ : *Les chrétiens dans l'empire Romain de la fin des Antonins* (1881), 215-229.

ALLARD : *Histoire des persécutions pendant la première moitié du III^e siècle* (1886), 96-127.

MONCEAUX : *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*. Tome 1^{er}, Paris Leroux (1901).

Martyre de Potamiaena et Basilide

AUBÉ : *Les chrétiens*, 133-137.

ALLARD : *Histoire*, 75-77.

Martyre de Pionius

VON GEBHARDT : *Commentaire*.

ZAHN : *Patrum apostolicorum opera II* (1876), 164 s.

AUBÉ : *L'église et l'état au III^e s.* (1885), 141-154.

ALLARD : *Hist.* 375-389.

LIGHTFOOT : *Apostolic Fathers II*, vol. 1, 715-722 cf. 638-645.

GREGG : *The Decian Persecution*, 242-261 cf. 264 s.

Nous ne citons pas les commentaires de Tillemont (*Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*), Ruinard et des Bollandistes. Tout ce qu'ils contiennent d'utile se trouvant dans les commentaires modernes.

OUVRAGES GÉNÉRAUX

La liste des ouvrages généraux que nous avons utilisés est trop longue pour que nous la donnions ici ; nous ne pouvons pas songer d'autre part à donner une Bibliographie du Christianisme populaire. Ce serait un travail énorme. Les ouvrages de Renan, de Boissier, de Harnack et de Deissmann, etc., qui nous ont été si utiles, soit directement soit indirectement, sont trop connus des lecteurs pour que nous les nommions en détail. Les autres se trouvent cités au cours de cette étude à la place où nos recherches réclamaient leur secours.

ABRÉVIATIONS

Harnack : *G. Ach. Litt.* = *Geschichte der Altchristlichen Litteratur.*

Bardenhewer : *G. A Kir. Litt.* = *Geschichte der Alt Kirchlichen Litteratur.*

Eusèbe : *Hist. eccl. ou H. E.* = *Histoire ecclésiastique.*

Harnack : *Miss.* = *Mission und Ausbreitung des Christentums in den drei ersten Jahrhunderten.* T. I. et II.

Text und Un. = *Texte und Untersuchungen.*

Tert. *Apol.* = *Tertullien, Apologétique.*

Friedländer : *Friedländer, Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms in der Zeit von August bis zum Ausgang der Antonine.* 3 vol. Leipzig, 1888-90.

S. B Berl. Akad. = *Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences de Berlin* (Sitzungsberichte der Berliner Akademie der Wissenschaft).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.....	1-5
PREMIÈRE PARTIE	
CH. I. — Brève caractéristique de la foi et des sentiments de deux philosophes, Justin et Apollonius..	6-14
Justin	6-10
Apollonius..	11-13
Résumé.....	13-14
CH. II. — La foi et les sentiments des chrétiens du peuple. — La vie morale; devoirs envers soi-même et envers autrui.....	15-29
Leur conception de la vérité.....	15-18
Devoirs envers soi-même.....	18-22
Devoirs envers autrui.....	22-25
L'amour fraternel	25-29
CH. III. — Le courage. Son soutien fondamental .	30-42
Dieu nous garantit la vie.....	30-31
Pionus.....	31
Carpus.....	32
Papyrus	32-33
Agathonice.....	33
Blandine.....	34
Perpétue.....	36
Sabine.....	40
Potamiaena.....	41
CH. IV. — Raisons secondaires pour lesquelles les martyrs ne redoutent pas la mort.....	43-57
Confiance en Dieu	44
Joie d'être sauvé.....	44
Crainte du châtement éternel.....	45
Absence de souffrances.....	46
Le calme.....	47-52

	Pages
Courage exalté.....	52-55
Les défaillances.....	55-57
CH. V. — La foi. Absence de mysticisme.....	59-75
CH. VI. — Nos héros sont-ils des pessimistes. —	
Jugement général.....	76 86
Le mépris du monde.....	77
L'attente du bonheur.....	78-81
La fatigue de vivre.....	81-83
Conclusion.....	83-86
CH. VII. — Les païens. — Leur piété.....	87-95
Jugement de Wilamowitz sur le paganisme.....	87-89
Le culte impérial, son importance..	89 93
Le monothéisme.....	93-95

DEUXIÈME PARTIE

96-115

Les rapports des chrétiens avec les païens

CH. I. — Les proconsuls. — Le peuple	97-110
Les proconsuls	97-101
Le peuple.....	101-107
Un païen, le père de Perpétue....	107-109
Cause des conversions.....	109 s.
CH. II. — Le culte de Mithra.....	111-114
CONCLUSION.....	115 s.

INTRODUCTION

Une religion est un composé très complexe, et le devoir de la critique est de discerner les différents éléments qui se fondent en elle. Les historiens ont commencé par étudier le Christianisme surtout du point de vue philosophique et politique. On le considérait, quant à la doctrine, comme l'œuvre de quelques grands penseurs, et quant à l'organisation, comme la création d'un clergé très jaloux de gouverner et d'imposer son joug à la foule des fidèles.

De nos jours on aperçoit que la pensée chrétienne n'est que l'expression de la piété chrétienne, et l'on commence à comprendre que le Christianisme, mouvement exclusivement populaire à son origine, est autant l'œuvre des âmes simples que celle des penseurs et des clercs. C'est guidés par cette double tendance de la critique que nous avons entrepris une étude sur la foi et les sentiments des martyrs chrétiens de la classe populaire au II^e siècle.

Les textes que nous étudions sont : *le Martyre de Polycarpe, les Actes de Carpus Papyllus et Agathonice, le Martyre de Ptolomée et de Lucius, les Actes de Justin et de ses compagnons, les Actes des Martyrs de*

Lyon, les Actes des Martyrs Scilitains, les Actes d'Apollonius, le Martyre de Perpétue et Félicité, le Martyre de Potamiaena et de Basilide, le Martyre de Pionius. Que le lecteur nous permette de justifier ici ce choix, de dire pourquoi nous avons choisi ces textes-là et seulement ceux-là.

Ce sont d'abord des textes authentiques :

L'authenticité du martyre de Polycarpe (février 155), c'est-à-dire de la lettre de la communauté de Smyrne à la communauté de Philomélieum, contestée par Keim¹, est généralement admise après les démonstrations de Zahn et de Lightfoot². Une comparaison même rapide avec le récit du Martyre dans Eusèbe³ en faisant ressortir la sobriété et la précision des détails, inspire grande confiance à l'historien. — Les Actes de Carpus, Papyrus et Agathonice (entre 160 et 170) édités pour la première fois par Aubé dans la *Revue Archéologique* (1881), sont l'œuvre d'un chrétien témoin de la scène qu'il raconte. « La saveur particulière, la simplicité tout à fait saisissante de l'expression et la brièveté presque énigmatique de la description assurent le plus haut degré possible de fidélité historique⁴. » — Le Martyre de Ptolémée et de Lucius (avant 163), tiré de l'Apologie de Justin, ne sera contesté que si l'on conteste le traité lui-même, mais personne à notre connaissance ne le conteste. — « Les Actes de Justin

¹ *Aus dem Urchristentum*, 1878, p. 101.

² Voir leurs éditions des Pères apostoliques. Cf. aussi Harnack : *G. Ach. Litt.* II 1, 341. — Bardenhewer : *G. Akir. Litt.* II, 615.

³ Eusèbe : *Hist. eccl.*, IV, 15, 3.

⁴ Bardenhewer : *Ibid.*, II, 617.

(165 ?), portent le cachet de l'authenticité presque à chaque mot et s'appuient certainement sur le procès-verbal de la séance du tribunal ¹ ». — A propos de la lettre sur les Martyrs de Lyon (177) ² il n'y a pas, semble-t-il, de contestation possible. Les Actes des Martyrs Scilitains ³ (17 juillet 180) ont toute la sécheresse et la précision d'un procès-verbal rédigé par le greffier lui-même et rien ne justifie l'essai tenté par Aubé ⁴ de faire prévaloir l'autorité d'un texte grec. — Le texte du Martyre d'Apollonius (180 à 185) ⁵ celui, du moins, que nous avons utilisé, n'est lui non plus, pas discuté. Le procès-verbal du jugement était certainement en latin, mais Eusèbe n'a jamais connu qu'une traduction grecque et on ne possède pas un reste d'une rédaction latine de ces actes. — Personne n'a jamais non plus critiqué les Actes de Perpétue et de Félicité (202 à 203). Même les différences de style entre les différentes parties du récit, attestent bien que celui-ci est fait de pièces juxtaposées ⁶, dont les unes ont été rédigées par les Martyrs eux-mêmes. Le Martyre de Potamiaena et de Basilide est dans tous ses détails très vraisemblable. Enfin dans les Actes de Pionius (250), on reconnaît bien les traces d'une main postérieure au texte original dans les premières phrases du texte que nous

¹ Harnack : *G. Ach. Lit.*, II, 1, 282, n. 2.

² *Ibid.*, p. 315.

³ *Ibid.*, p. 316.

⁴ Aubé : *Etude sur un nouveau texte des Actes des Martyrs scilitains*, Paris, 1881.

⁵ Harnack : *Ibid.*, p. 317.

⁶ Cf. l'Introduction de Franchi de Cavalieri à son édition des *Actes*, Rome, 1896. Cf. aussi Monceaux. *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. I, p. 75-84.

avons étudié, mais le cœur du récit est l'œuvre d'un témoin oculaire.

Ces textes d'autre part sont ceux qui nous instruisent le plus sûrement sur le Christianisme populaire. Deux sont l'œuvre d'une Eglise tout entière (actes de Polycarpe, actes des Martyrs de Lyon). Les autres rapportent les paroles et les actes de simples fidèles dans des circonstances où ils doivent manifester leurs sentiments intimes. Peut-être le lecteur trouvera-t-il singulier que parlant du Martyre aux premiers siècles nous n'ayons pas examiné l'épître d'Ignace aux Romains ? C'est qu'Ignace est une personnalité tellement particulière qu'il est dangereux d'utiliser son témoignage dans une étude de la foi et des sentiments communs à tous les chrétiens. Peut-être s'étonnera-t-on encore que traitant du Christianisme populaire nous ne citions jamais la première épître de Clément ou le Pasteur d'Hermas. Certains de nos héros, Polycarpe, Papyrus, Carpus, etc., appartiennent en effet à la même classe d'esprits que Clément¹ et Hermas : comme eux ce sont des hommes chargés de fonctions dans l'Eglise, habitués à exposer la doctrine chrétienne, ayant une certaine culture biblique. Notre raison est que notre sujet étant si vaste nous l'avons très strictement limité aux récits de Martyres. Ainsi nous avons suivi pensons-nous la saine méthode qui est de remonter du simple au complexe, et l'on avouera bien qu'un Carpus est un esprit plus pauvre qu'un Clément ou même qu'un Hermas. Tout notre effort a été d'étudier la piété et le sentiment chrétiens

¹ Cf. Harnack : *Caractéristique des Eglises pagano-chrétiennes d'après I Clément*. *Sitzungsberichte der Akad. Berl. W.* 1909.

des âmes les plus simples. Nos textes sont, pensons-nous, les seuls qui permettent cette étude. Si l'on nous reproche d'avoir trop limité notre recherche, peut-être reconnaîtra-t-on que nous avons choisi la seule base solide à une étude de ce genre ?

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Brève caractéristique de la foi et des sentiments de deux philosophes, Justin et Apollonius.

Avant d'exposer toute idée religieuse et d'en tenter une explication, il faut étudier l'âme des hommes qui les incarnent. La religion, en effet, est du domaine du cœur et les idées religieuses empruntent leur valeur aux sentiments qu'elles entretiennent. Sans doute dans cette étroite union du cœur et de la pensée où se passe la vie religieuse, par une réaction possible en tout organisme vivant, il peut arriver que la pensée soit la maîtresse, mais il est normal que l'esprit soit, nous ne dirons pas la dupe, mais le témoin du cœur. Voici donc la question capitale qui se pose au début de cette étude : A quelles natures d'hommes le Christianisme primitif s'est-il adressé ? Question plus importante encore pour lui que pour tout autre religion, s'il est vrai, comme le remarque Deissmann, que dès son début il a agi sur des âmes isolées.

« Veut-on comprendre, ajoute-t-il, le progrès de la nouvelle foi à travers le monde, il faut connaître les dispositions morales, soit de ceux qui l'ont prêchée, soit de ceux qui l'ont reçue¹ ». Aussi avons-nous hâte de juger de la valeur morale des martyrs : nous y sommes conviés par la saine méthode scientifique ; bien mieux par le respect que nous leur devons, car leurs idées souvent étranges, risqueraient peut-être de nuire à l'estime que nous devons à leur personne en nous inspirant un dédain difficile à dominer ensuite. Ajoutons que l'Apologétique y trouve aussi son compte ; ces âmes d'élites qui, comme Polyeucte le disait de Pauline, « avaient trop de vertu pour n'être pas chrétiennes », sont peut-être dans le Christianisme la chose la plus merveilleuse. Car les croyances s'expliquent, les âmes ne s'expliquent pas. Elles sont un don de Dieu.

La majorité de nos héros sont du peuple, illettrés sans doute. C'est un fait que l'on n'a traîné d'abord devant les tribunaux que de petites gens. Les chrétiens des hautes classes ont été épargnés. A Lyon, Vettius Epagathus interrogé dut sans doute à sa condition sociale d'être relâché² ; à Carthage Tertullien, à Césarée Origène ont réussi à braver longtemps la persécution. Pourtant deux récits du martyrologe ancien nous représentent aux prises avec l'autorité romaine des savants : Justin et Apollonius. Ce sont ces précieux débats que nous étudierons d'abord. C'est par l'opposition des contrastes que l'on juge le mieux, et notre jugement peut s'établir ici sur

¹ Deissmann : *Licht von Osten*, p. 217.

² C'est du moins l'opinion de Renan : *Marc-Aurèle*, ch. XIX.

une base très solide, car les deux apologètes sont contraints par la gravité du procès à la sincérité la plus précise, et ils s'offrent de plus à notre examen dans les mêmes circonstances que ceux à qui nous voulons les comparer. Débutons par Justin, un philosophe, il en porte le manteau. Même il a parcouru toute la philosophie à la recherche d'une règle de vie et n'a à la fin trouvé la vérité que dans les livres des chrétiens dont les doctrines l'ont séduit¹. Ces doctrines, il les professe correctement (μετὰ δόγματος ὀρθοῦ), il les formule avec une ferme précision n'omettant aucun détail caractéristique. « Je sais, dit-il, que la joie divine accompagnera tous ceux qui auront vécu en chrétiens jusqu'à la fin du monde tout entier² ». On ne saurait trop admirer tout l'art de sa réponse³. Il se contente d'exposer les propositions en un style concis, avec une émotion contenue parce que ce n'est pas le moment de toucher, mais de se montrer sensé, fondant ce qu'il avance sur des courts et forts arguments, passant insensiblement des dogmes philosophiques à ceux qui sont spécifiquement chrétiens, comme pour habituer par degrés l'intelligence du proconsul à leur mystérieuse clarté. Il développe plus particulièrement le dogme christologique qu'il semble vouloir protéger par l'argument des prophéties mentionné au début et à la fin, qui le ceint ainsi comme un rempart. Il faut admirer cette adresse ; nous l'admirons encore quand il répond à l'enquête du gouverneur⁴ en termes complets et

¹ Ch. II, p. 17, l. 12.

² Ch. V, p. 19, l. 11.

³ Ch. II, p. 17, l. 22.

⁴ Ch. III, p. 18, l. 8.

cependant discrets qui ne fournissent aucun renseignement de nature à compromettre le reste des fidèles et ne donnent pas le désir d'en savoir plus.

Tous ces traits marquent une intelligence nette et déliée, admirablement disciplinée. Justin est bien un « intellectuel », qui ne cède qu'à la raison. C'est pourquoi l'imagination est pauvre chez lui. L'au delà ne s'anime pas pour son regard d'analyste. « Nous savons dit-il simplement au proconsul, par notre Seigneur Jésus-Christ, que châtiés nous serons sauvés, que cela (le châtiment) sera notre salut et notre assurance devant le tribunal plus terrible (que le tien) de notre maître et sauveur où le monde tout entier doit être jugé ». L'au delà pour lui c'est un tribunal. Combien les martyrs qui ne sont point philosophes s'en forment une image plus vivante ; une vision, un sourire qu'ils ne peuvent réprimer nous sont comme le reflet des merveilles qu'ils imaginent. Il ne cède qu'à la raison. C'est pourquoi encore sa conviction est inébranlable. Il est d'une absolue droiture intellectuelle. « Ce qui est prouvé doit être cru », ce principe dont l'évidence ferait sourire bien des gens qui pourtant ne le pratiquent pas, est comme une fonction de son âme. « Sont-ce donc ces doctrines (celles des chrétiens), malheureux, qui te plaisent, lui dit Rusticus avec étonnement ? Evidemment répond-il, puisque je les suis sans m'en écarter ». Il aime à affirmer. (ἵστημι, οἶδα, ἐπίσταμαι καὶ πεπληροφόρημαι ¹). Ce langage catégorique devait étonner alors de la part d'un de ces philosophes ordinairement plus intéressés par les aspects multiples et sou-

¹ V. p. 19, l. 5.

vent contraires des choses que passionnés de certitude.

Cet homme est si épris de la vérité, qu'il n'hésite pas à mourir plutôt que de renoncer à elle. Les autres martyrs, nous le verrons plus loin, seront soutenus par l'impatience de jouir du ciel, par la crainte de l'enfer. Lui, aucune passion ne l'élève au-dessus de lui-même. « Il n'est pas sensé, dit-il, de tomber de la piété dans l'impiété » : la raison suffit à le maintenir en la voie droite. Qu'importe si celle-ci a pour terme le supplice. Cet héroïsme est sans doute le plus héroïque qui soit.

S'étonnera-t-on, après ces remarques, que la piété de Justin soit plus morale que mystique ? La joie, que tout tempérament religieux éprouve nécessairement en quelque manière, lui vient d'avoir mené la vie idéale, d'avoir atteint la perfection tandis que le monde doit encore poursuivre sa marche jusqu'à ce qu'il l'atteigne à son tour. (θεῖον χάρισμα)¹. Que lui importent donc ces châtiments terrestres, qui veulent être infamants ; ayant suivi fidèlement les ordres de Jésus, il se sentira à l'aise devant le tribunal de son maître et sauveur. L'expression δι' ἐὺχῆς ἔχομεν², dans son contexte, est bien caractéristique de cette piété. On s'attend à ce qu'elle exprime une révélation mystique, comme celles que les premiers chrétiens recevaient dans la prière ou dans l'extase. Non, ce qu'il sait par ce moyen, c'est que le chrétien qui a souffert pour ses idées a la conscience assez tranquille pour ne pas douter de son salut. Ainsi pour lui

¹ Ch. V, p. 19, l. 12.

² Ch. V, p. 19, l. 20.

la prière n'est que le recueillement où nous nous assurons en notre bonne conscience.

Le caractère d'Apollonius¹ ressemble à celui de Justin. Comme ce dernier il a été conquis à la foi nouvelle, en son esprit et en sa conscience ; comme ce dernier encore il justifie la révélation par le bon sens. Pourquoi par exemple ne faut-il pas jurer ? D'abord parce que le Christ l'a défendu ; ensuite parce qu'il est raisonnable que l'homme dise la vérité. « Car c'est du mensonge que vient la méfiance et c'est à cause de la méfiance que le serment existe² ». Comme Justin il est fort habile à user des circonstances pour faire connaître sa foi. Point de refus catégorique ni d'attitude fermée, ce n'est ni l'intérêt du Christianisme, ni le sien propre, car il a plaisir à vivre³. Le juge se montre bienveillant, Apollonius sera conciliant : il propose, s'il faut absolument un serment, de jurer par le Dieu vivant. Il cherche des analogies entre le culte chrétien et le culte païen⁴ « Je fais monter, dit-il, un sacrifice pur, exempt de sang, moi et tous les chrétiens, vers le Dieu tout puissant qui est le maître du ciel, de la terre et de tout ce qui respire. Ce culte consiste surtout en prières faites pour honorer les images idéales et intelligibles des principes que la Providence de Dieu a établis pour gouverner la terre ». — Voilà le langage d'un pédagogue qui par des notions familières à ses auditeurs essaie d'introduire ceux-ci dans un monde nouveau de pensées.

¹ Actes d'Apollonius : *Texte und Untersuchungen*, XV, 2, 1897, 92-130.

² § 6, p. 37, l. 22.

³ § 30, p. 41, l. 7.

⁴ § 8, p. 38, l. 8.

Plus élégant que Justin, habile moins par tactique que par un désir légitime de plaire, il est autant que lui homme de conscience. Toutes ses réflexions et toutes ses recherches tendent à cette fin : trouver la règle de vie la meilleure. Il ramène tout à ce point de vue. « Le Christ est un homme juste en toutes choses, rempli d'une divine sagesse ; par bonté il nous a enseigné qui est le Dieu de l'Univers, quel est le but proposé à la vertu ¹ ». Son enseignement n'a été que moral et philosophique. Les doctrines religieuses, croyance à une âme immortelle, à un jugement, à une récompense après la mort, sont précieuses surtout parce qu'elles nous inspirent une noble vie. « Si elles sont une erreur, dit-il, c'est avec joie que nous emporterons avec nous cette erreur qui plus que toute autre nous a appris à vivre dans le bien ² ». Voilà sa passion. Il met de l'enthousiasme à renoncer au plaisir, à dominer ses passions ³. Son âme aussi s'embellit d'un sentiment de dignité très raffinée. Il ne peut consentir à sacrifier aux idoles, non parce qu'un tel geste n'a aucun sens, mais parce qu'il est honteux de se prosterner devant des dieux d'or, d'argent, d'airain ou de fer qui ne voient ni n'entendent..... « Je ne m'abaisserai pas moi-même, Perennius » ⁴. Ce cœur pur s'écarte de tout ce qui risque de le flétrir (καρδία ἄτρωτος ⁵) de tout spectacle qui souille la vue, de tout discours séducteur. Il ressent dans le paganisme non seulement ce

¹ § 36, p. 41, l. 28.

² § 42, p. 42, l. 31.

³ § 26, p. 40, l. 23.

⁴ § 16, p. 39, l. 7.

⁵ § 26, p. 40, l. 30.

qui est honteux pour l'homme, mais injurieux pour la divinité abaissée à la condition des plantes, des poissons ou des hommes ¹. En veillant sur son âme, Apollonius a conscience de veiller sur la source même de la religion. « Car la parole du Seigneur, dit-il, est pour les cœurs voyants, comme la lumière pour les yeux qui voient ; c'est pourquoi il est inutile que l'on parle à des gens qui ne comprennent pas, de même que la lumière ne se lève pas pour les aveugles ² ».

Jésus avait dit une pensée analogue : « L'œil est la lampe du corps. Si ton œil est en bon état, tout ton corps sera éclairé ; mais si ton œil est en mauvais état, tout ton corps sera dans les ténèbres. Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, combien seront grandes ces ténèbres (Mat. 6, 23.) ».

Essayons maintenant de grouper ces traits. Ce qui distingue Justin et Apollonius, comme tous les Apologistes, c'est qu'ils sont venus de la philosophie grecque au Christianisme. Ces deux courants spirituels dans l'âme de telles personnalités manifestent et vivifient leurs affinités et se mêlent de façon indissoluble. Ils n'ont trouvé l'un et l'autre qu'après avoir beaucoup cherché. Il en résulte que leur foi est simple ou plutôt simplifiée ; elle s'appuie sur la base solide et positive de la vie morale, la bonne volonté en est la vertu cardinale. L'imagination n'y joue point de rôle original, — car esprits rigoureux ils ne se satisfont que de réalités constatées — le sentiment y est tenu en tutelle, — car il ne faut aimer que ce qui est raison-

¹ § 20, 21, 22, p. 39, l. 28 s.

² § 32, p. 41, l. 13.

nable, — aussi n'est-ce pas l'espérance chrétienne qui les anime le plus. Les couleurs qu'ils lui donnent sont sans doute empruntées toutes aux livres saints, mais il n'en apparaît rien dans nos textes. Ils ont perdu, depuis le temps qu'ils étudient, beaucoup d'illusions; ils sont les fils d'une civilisation vieille dont ils ont recueilli les derniers enseignements. D'elle ils ont appris que le corps avec ses désirs et ses passions peut être maîtrisé par qui en connaît l'art et en a l'énergie, que l'âme trouve son bonheur à se soumettre aux règles de la vie parfaite, que ces règles trouvées, ne pas les suivre serait se livrer soi-même au néant. Aussi se montrent-ils devant le proconsul également éloignés de désirer la mort et de la craindre : ne possèdent-ils pas un bien plus précieux que la vie présente, qui les retient de se hâter vers une vie meilleure ?

CHAPITRE II

La foi et les sentiments des chrétiens du peuple. — La vie morale; devoirs envers soi-même et envers autrui.

Les figures de Justin et d'Apollonius, ces chrétiens philosophes, ainsi crayonnées, par contraste, avons-nous dit en débutant, nous feront découvrir les traits caractéristiques des chrétiens sans culture. Mais qu'est-ce que la culture ? ce terme ne va-t-il pas nous abuser ? Etre cultivé, est-ce avoir lu les philosophes et les avoir compris ? N'y a-t-il pas plusieurs sortes de culture ? Tout effort de l'homme pour s'améliorer, en prenant au monde qui l'environne, des idées, des principes ou des sentiments dont il ensemence son âme comme un champ, ne mérite-t-il pas ce nom ? Ces humbles chrétiens qui vivaient en leur Sauveur, si ardemment appliqués à suivre les préceptes de l'Evangile, étaient assurément à leur manière des hommes cultivés ? Il y a une culture biblique, comme il y a une culture philosophique ou artistique. Faut-il définir en quoi consiste la culture ? La question est délicate, nous la croyons même insoluble. En tout cas

elle est d'un autre ordre que celui de nos études. Elle n'est pas du domaine de l'histoire qui doit constater les faits, noter entre eux les différences, mais non établir son jugement sur des principes *à priori*. Il nous suffira donc, dans notre sujet, de préciser les diverses attitudes des acteurs de ces émouvants petits drames, afin de permettre, ensuite, de les opposer, point par point, aux docteurs dont l'influence a été effective sur la pensée chrétienne.

Nous avons admiré l'exposé que Justin et Apollonius ont fait de leurs croyances, les autres martyrs ne lui donnent pas cette importance. Le proconsul, il est vrai, semble leur en refuser quelquefois l'occasion. Mais ce n'est pas toujours le cas. Polycarpe est invité à parler, Carpus aussi, Papyrus Pothin également. Pas un ne profite habilement de cette permission pour faire connaître le Christianisme. Pothin refuse de répondre à la question du général : « Qui est le Dieu des chrétiens ? » — « Si tu en es digne, tu le connaîtras, dit-il seulement ¹ ». Avant lui, Polycarpe avait eu cette attitude. Comme le proconsul le priait de convaincre le peuple. « C'est toi que j'en ai jugé digne, quant à ceux-ci, dit-il, en désignant la foule, je ne les juge pas dignes d'entendre ma défense ² ». Encore ne fait-il au proconsul cette concession, on le sent bien, que pour respecter les autorités, ainsi que saint Paul l'a prescrit. Et ce sont des évêques qui parlent ainsi : ils devaient propager la foi ! Carpus au contraire tient un long discours. Il s'empresse d'affirmer qu'il est chrétien (Justin beaucoup plus habile se l'était laissé

¹ Eusèbe, H. E., V, 1, 31, p. 26, l. 5.

² Actes de Polyc., X, 2, p. 5, l. 18.

demander). Point de précautions pour présenter les croyances sous un jour favorable. La divinité du Christ, venu à la fin des temps, pour nous délivrer de l'erreur du diable, la doctrine la plus mystérieuse, celle qui devait le plus rebuter un païen, il la pose au premier plan. Il continue par une critique incisive du paganisme. Attale est présenté comme une des colonnes de l'Eglise, et l'auteur pour s'expliquer ajoute : « ἀεὶ μάρτυς ἐγγέγονει παρ' ἡμῖν ἀληθείας » ¹, voulant faire admirer la constance de son témoignage. Μάρτυς, ce terme définit un homme qui dans des circonstances où ses convictions sont menacées les affirme et tient ferme. Speratus aimerait exposer sa foi, ² et comme il est regrettable que le proconsul ne le lui permette point. Le terme « *mysterium simplicitatis* » qu'il emploie nous laisse pourtant deviner qu'il ne voulait pas tenter une apologie, mais révéler des mystères. Comme Polycarpe, comme Pothin, il ne réclame qu'un peu de respect. « Si tu veux m'écouter tranquillement, je te dis aussitôt un mystère de simplicité. » Tous ces hommes, qui tiennent des langages si différents n'auraient-ils pas tous une même préoccupation ? La dignité hautaine de Polycarpe et de Pothin, la verve enthousiaste de Carpus, la fermeté d'Attale, la naïve gravité de Speratus procèdent toutes d'une conception particulière de la vérité que nous allons tenter de rendre. Pour Justin et Apollonius, la vérité est révélée, c'est entendu, mais on peut l'expliquer par le raisonnement, et cela peut être fait au grand jour ; pour les autres elle est au-dessus de l'intelli-

¹ H. E., V, 1, 43, p. 28, l. 16.

² Actes des Martyrs Scilitains, p. 34, l. 14.

gence humaine, elle est un mystère, donc un privilège accordé par grâce à ceux qui ont le cœur pur. « Je suis chrétien par la grâce de Dieu », disent successivement les compagnons de Justin, tandis que lui répond simplement : « Oui, je suis chrétien ». Ils ont pour elle l'attachement et le respect que l'on a pour une personne divine. Ils se portent en avant dès qu'elle est menacée, et ils méprisent tous ceux qui ne lui appartiennent pas. Bref il sont ses martyrs, car ce terme appliqué à Attale convient à chacun d'eux. Tandis qu'il ne convient pas à nos deux philosophes qui sont des apologètes. Ceux-ci veulent mettre la vérité au grand jour, l'expliquer, la rendre plausible, pour qu'elle se défende elle-même. Ceux-là, la tiennent dans le mystère des sanctuaires, inaccessible, vénérable ; il est nécessaire qu'ils la défendent.

Justin et Apollonius sont attirés au Christianisme surtout par la règle de vie qu'il propose. En est-il de même des autres martyrs ? Examinons leur conduite. Il nous sera facile de montrer que l'activité morale n'est pas en eux tout à fait le centre de la vie. Tandis que les apologètes adoptent telle opinion parce qu'elle légitime tel principe de morale, les simples chrétiens agissent en conséquence de leurs opinions. La vie morale dans ce cas est l'effet, non la cause, des croyances religieuses. Sans doute nous abaissons un peu le prestige de ces martyrs, en montrant qu'ils ne sont pas aussi désintéressés qu'on se le figure communément. Mais ils demeurent pourtant, un peu moins haut que ces deux philosophes, l'honneur du Christianisme primitif qui, par eux, s'élève fort au-dessus du niveau moral de cette époque.

N'oublions pas, d'autre part, que les circonstances tragiques où nous les jugeons donnent à leur attitude quelque chose d'agressif et de hautain qui ne devait point leur être habituel. Vettius Epagathus¹, par exemple, qui cède en présence des juges à une explosion de colère, était réputé pour sa bonté.

« Toute étude des caractères fondamentaux de la prédication missionnaire chrétienne est manquée, si elle ne considère pas tout du point de vue de la souveraineté de l'élément moral et de la certitude de la rédemption par le pardon fondée sur la croix du Christ² ». Harnack parle ici de la prédication chrétienne, dans son ensemble. Mais s'il avait établi son jugement seulement sur nos textes, il ne l'aurait pas formulé ainsi. On distingue cela va sans dire, du premier coup d'œil, que pour eux la valeur morale des actes est capitale. Ils portent de cette éducation l'empreinte ineffaçable, mais précisément c'est une éducation sous laquelle il est encore possible de découvrir les tendances de leur nature. Un caractère foncièrement moral ne trouve d'autre raison à ses actes que celle-ci : « Je me dois à moi-même d'agir de telle façon » ou s'il est religieux « Dieu exige de moi que j'agisse ainsi ». C'est dans un sentiment de dignité que nous nous abstenons du serment, menons une vie pure, défendons nos opinions, condamnons le suicide, etc. C'est par dignité qu'Apollonius ne sacrifie point aux idoles. Devant le proconsul il refuse de jurer plus parce qu'il juge le serment inutile que par obéissance à l'ordre de Jésus. « Ne jurez pas ».

¹ Eusèbe, H. E., V, 1. § 9, p. 21, l. 16.

² Harnack : *Mission*, I, 83.

Est-ce pour cette raison aussi que Basilide, ce soldat dont Eusèbe¹ nous conte la conversion, s'obstina à ne point prêter serment devant ses compagnons d'armes ? Et comme on lui demandait la raison de cette attitude étrange, il répondit qu'il ne lui était absolument pas permis de jurer. C'est que Basilide a vu en songe Potamiaena lui présenter la palme des élus ; il a acquis la certitude de son salut, il ne veut pas maintenant risquer de le perdre par un acte que le Christ réprouve. La chasteté était observée par les philosophes parce qu'elle est un exercice de l'ἐγκράτεια, l'effort de l'âme pour se dominer elle-même². Mais si Pionius sur le bûcher de son supplice, en pensant que son corps est chaste et sans reproche, est rempli de joie et bénit Dieu de ce qu'il le lui a conservé tel³, c'est que cet état de chasteté était une condition indispensable pour ressusciter. De même Polycarpe enseignait que la chasteté était l'avant-coureur (προδρομον) du royaume incorruptible à venir⁴. On se doit à soi-même de confesser ses opinions. C'est du moins l'avis de Justin⁵ : « quand on nie quelque chose, ou qu'après avoir examiné un fait on le nie, c'est qu'on se sent indigne de le faire ou bien qu'on est d'un autre avis ». Nos héros se montrent si fermes dans la confession de leur foi parce qu'ils considèrent cette fermeté comme un moyen de combattre « l'adversaire ». Plus on les tourmente, plus ils répètent : « Je suis chrétien ». C'est leur cri de guerre qui doit

¹ Eusèbe : *Hist. eccl.*, VI, 5, p. 58, l. 13.

² Cf. Actes d'Apollonius, 26, p. 40, l. 26.

³ Actes de Pionius, ch. XXI, 2, p. 73, l. 21.

⁴ *Vita Polycarpi*, 14. Cf. Harn. : *Mis.* I, 79, n. 2.

Justin : *Apol.*, II, c. 2, 14, p. 16, l. 6.

mettre en fuite les démons. Ils le font non par dignité, mais dans l'intérêt de leur salut. — Fuir le monde est la tendance de certaines âmes trop nobles pour en supporter le contact impur et pas assez vigoureuses pour en combattre l'influence corruptrice. Pour les martyrs c'est se réserver pour une patrie meilleure. « Ils avaient devant les yeux, dit le rédacteur des actes de Polycarpe, de fuir ce qui est de ce monde et qu'ils n'avaient jamais adoré, et avec les yeux de l'âme ils contemplaient les biens réservés à ceux qui ont eu patience ¹ ». Ni Apollonius, ni Justin n'avaient le désir de mourir. Ils se trouvaient heureux sur terre depuis qu'ils connaissaient l'Evangile. Il y a au contraire certains martyres qui équivalent à des suicides. Qu'on lise l'anecdote si curieuse du Phrygien Quintus dans les actes de Polycarpe (ch. IV). Plein d'ardeur il s'était livré lui-même, mais en présence des bêtes il eut peur et se rétracta. Le rédacteur le blâme et c'est naturel. « C'est pourquoi, frères, dit-il, nous n'approuvons pas ceux qui se livrent eux-mêmes puisque tel n'est pas l'enseignement de l'Evangile ² ». Que faut-il lire dessous ces lignes ? Que beaucoup de fidèles étaient très disposés à agir comme ce Quintus et qu'il était temps de prendre un arrêté pour couper cet enthousiasme, fort plausible en somme, pensait-on, mais fort dangereux pour l'Eglise s'il menait à l'apostasie la plus publique. — Un contraste encore. Apollonius déclare en substance : être idolâtre, c'est s'humilier soi-même puisqu'on reconnaît être sous la puissance de dieux d'or, d'argent,

¹ Actes de Polyc., II, 3, p. 2, l. 11.

² Actes de Polyc., IV, p. 3, l. 5.

ou de bronze ». « Ceux qui servent les dieux, dit Carpus, se rendent semblables à leur vile nature et périssent avec eux dans la gehenne ¹ ». Le premier ne croit pas aux dieux, le second au contraire y croit. Le premier sauvegarde sa dignité, le second ne consulte que l'intérêt de son salut.

Ces rapprochements, les seuls que nos textes nous permettent de tenter, prouvent suffisamment une différence radicale entre ceux que nous appelons les chrétiens populaires et les chrétiens philosophes, pour peu que nous connaissions les uns et les autres. Les premiers ne sont point des personnalités indépendantes. Leurs actions sont toujours des transactions pour se procurer un bien plus haut que celui qu'ils sacrifient. De plus Apollonius et Justin vivaient tout en leur âme et en leur pensée, les autres vivent tout simplement, ils rêvent d'un salut de leur personne complète.

Les remarques précédentes pourraient être présentées sous la rubrique des devoirs envers soi-même. Celles qui suivent concernent les devoirs envers autrui, c'est-à-dire envers païens et chrétiens. Mais ici encore pour que notre jugement soit juste il faudra que nous corrigions ce que les circonstances très spéciales où ils s'agitent déforment en nos héros. N'est-il pas naturel qu'ils se détachent de leurs affections au moment de quitter cette terre? La guerre terrible que leur déclarent les païens doit exaspérer en eux des sentiments de résistance violents. Cette réserve faite, nous étudierons avec d'autant plus d'intérêt la manière dont ils ont compris leur devoir

¹ Actes de Carpus. I, p. 11, l. 16.

envers autrui, c'est-à-dire le devoir de charité, que le Christ a formulé comme le seul commandement. — Et de fait nous pouvons admirer quelquefois la largeur de leur cœur. Polycarpe accorde aux soldats qui le conduiront à la ville une hospitalité irréprochable ¹. Il leur offre à boire et à manger tant qu'ils en désirent. Pionius, lui aussi, a dû plus d'une fois gagner la reconnaissance des païens ses compatriotes ², car ceux-ci devant son obstination à ne pas sacrifier s'écrient : « Ecoute-nous, Pionius, car nous t'aimons, et tu es pour beaucoup de raisons digne de vivre à cause de ton caractère et de ta bonté ». De Vettius Epagathus, la lettre de l'Eglise de Lyon dit qu'il était irréprochable sur tous les ordres et les commandements du Seigneur, et prompt à servir le prochain. Cette vertu était peut-être rare, car elle n'est plus mentionnée dans nos textes. Alexandre le Phrygien, un montaniste sans doute, se signale plus loin par son amour pour Dieu ; on ne parle point de sa charité. Mais il ne faut pas vouloir trop prouver. Il est curieux pourtant que les exemples précédents nous viennent non des chrétiens de la masse, mais de l'élite. Vettius Epagathus appartient à la classe cultivée ³. Polycarpe et Pionius sont des διδάσκαλοι : il est naturel que ceux dont la mission est de prêcher la morale soient plus soigneux à l'accomplir. Rares sont les cas où nos héros éprouvent envers les païens d'autres sentiments que du mépris ou de la haine. Nos textes nous en présentent deux exemples. Potamiaena ⁴ est protégée

¹ Polyc., VII, p. 4, l. 4.

² Pionius, ch. V, p. 63, l. 11.

³ Renan : *Marc-Aurèle*, ch. XIX.

⁴ Eus. : *Hist. eccl.*, VI, 5, p. 58, l. 22.

contre la foule par un soldat Basilide, qui lui témoigne de la pitié. Elle lui promet alors de prier en sa faveur son Seigneur qui ne tardera pas à lui donner la récompense de son acte. Satorus, compagnon de Perpétue¹, essaie de convertir un soldat qui se trouve près de lui pendant le supplice. Ce soldat lui avait déjà témoigné de l'intérêt en prison. Il lui représente que tout se passe dans l'arène comme il l'a prédit et d'un geste touchant, il lui tend au bout de son doigt une goutte de son sang, don précieux, puisque c'est celui d'un martyr. Après ces deux traits, il faut conclure que cette charité chrétienne n'est pas spontanée, qu'elle est sollicitée par la pitié de ces soldats païens. Les martyrs Scilitains, dans leur brièveté si nette, nous découvrent à nu le mobile de leur vie morale. Elle est très sèche leur morale, elle manque de souffle ; elle est paralysée par ses maximes froides et légales. « Nous n'avons jamais fait le mal, disent-ils, n'avons jamais médité, etc., parce que nous obéissons à celui qui nous commande² ». Voilà leur mobile : l'obéissance scrupuleuse à leur maître. Chez eux non plus la charité n'est spontanée. N'hésitons donc pas à conclure que tous ces disciples de Jésus ne sont pas poussés par leur cœur à courir au secours de ceux qui se perdent, en s'oubliant eux-mêmes. Ils ne se jettent pas dans le monde pour le transformer ; ils se retirent au contraire de lui sans bruit. Ils ont conscience qu'ils rompent avec leur milieu, qu'ils ne sont plus citoyens du même empire, et de même qu'il n'y avait aucun rapport entre les Juifs et les Samaritains

¹ Mart. de Perpétue, XXI, p. 56, l. 8.

² Actes des Martyrs Scilitains, p. 34, l. 6.

de même païens et chrétiens ne se connaissent plus.

Leur attachement à leurs frères en la foi n'en est que plus solide. Les preuves en abondent, et il ne faut pas nous attarder à recueillir des détails trop connus. Les premiers chrétiens ne forment vraiment qu'un cœur et qu'une âme ; ils confessent leur foi en groupe, tous d'une voix ; un seul présente la défense de tous ; ils font au proconsul tous la même réponse ¹. Ils aiment pour se désigner entre eux les termes qui désignent des rapports de famille. Papyrus, lorsque le proconsul lui demande s'il a des enfants, répond : « J'en ai beaucoup dans toute la province » ², et il veut parler de tous ceux qu'il a amenés à la foi. L'Eglise est quelquefois appelée une mère ³. Mais il y a aussi une idée sous ce terme et c'est de l'âme seule des martyrs que nous parlons ici. Formons comme un bouquet d'émouvants exemples, cueillis çà et là. Pionius a pour ses compagnons Sabine et Asclépiades des sentiments de frère aîné. Ils attendent tous les trois réunis qu'on vienne les capturer : leur destinée ne doit pas être séparée. Leurs vies sont, dès la terre, unies à jamais. De même Saturus, dès qu'il apprend que Perpétue est en prison vient de lui-même se constituer prisonnier afin de partager toutes ses souffrances. Blandine aussi, attachée au poteau à côté de Ponticus ne cesse de l'exhorter jusqu'à ce qu'il meure. Voici Pionius, Sabine et Asclépiades qui marchent au supplice la main dans la main. Sabine tient Pionius par son manteau, elle se presse contre lui, le

¹ Martyrs Scillitains. Actes de Justin.

² Carpus 29, p. 13, l. 2.]

³ Eus. H. E., V, 1, 45, p. 28, l. 27.

peuple prétend que c'est de peur. On se moque du petit Asclépiades. « Voyez, dit-on, ce petit bout d'homme s'en va sacrifier ». — Tu mens, répond Pionius prompt à défendre l'enfant ¹. — La jeune esclave et l'enfant font docilement tout ce que fait leur protecteur. Ils répondent au juge, comme il leur a appris à répondre, récitant la formule de leur foi qu'ils tiennent de lui. Le petit Asclépiades se trompe ². Le juge lui demande s'il adore un autre dieu, il se hâte de répondre qu'il veut parler du même Dieu que Pionius et Sabine. Perpétue, Félicité et Saturus sont unis plus étroitement encore, car Pionius laisse une distance entre lui et ses compagnons, Saturus n'en laisse pas. Perpétue, dans sa vision, trouve toujours Saturus à ses côtés. « Perpétue, je te soutiens, dit-il, prends garde que ce serpent ne te morde ³ ». Dans la sienne, Saturus partage avec Perpétue toutes ses joies. En entrant au paradis il lui dit : « C'est bien ce que le Seigneur nous promettait, Perpétue, tu as ce que tu désirais ⁴ ». Il se réjouit de retrouver là ses compagnons de persécution, ses « comartyres ». *Jocundus, Saturninus, Artaxius*. Il demande aux anges où sont les autres martyrs. Pendant le procès ils ont une inquiétude : Félicité, sur le point d'être mère, sera peut-être obligée de subir après eux le martyre, car la loi « défend de répandre le sang innocent avec le sang coupable ». Tous alors font des prières pour que Dieu ne laisse pas une

¹ Actes de Pionius, X, 6, p. 66, l. 2.

² Pionius, IX, 9, p. 65, l. 23.

³ Perpé, IV, p. 47, l. 13.

⁴ *Ibidem*, XII, p. 52, l. 17.

« amie si bonne » en arrière sur la route de la même espérance. Au milieu de son martyre, Perpétue a encore l'idée de donner la main à Félicité. Au moment de mourir, ils s'embrassent les uns les autres, pour terminer leur vie par le signe de la paix; Saturus meurt en soutenant Perpétue¹. Les liens qui unissent entre eux les chrétiens sont plus forts que ceux du sang. Cette famille spirituelle remplace la famille naturelle. Perpétue fait en effet la distinction : « Dinocrate, dit-elle, avait été mon frère selon la chair ». Les autres chrétiens sont donc ses frères selon l'esprit. Elle ne se laisse pas persuader par son père qui, pour la convaincre, lui remontre le déshonneur qu'elle cause à sa famille tout entière. Elle répond qu'elle ne dépend que de Dieu².

Relevons encore³ quatre de ces lignes qui contiennent sur la vie des chrétiens primitifs plus de précisions que bien des traités et des homélies. Pionius a appelé Sabine Théodose afin qu'elle ne retombe pas, à cause de son nom, entre les mains de la païenne Politta qui avait été sa maîtresse. Celle-ci, au temps de l'empereur Gordien avait voulu détourner de la foi Sabine qui s'était enfuie, s'était tenue à l'écart dans les montagnes où, cachée, elle recevait des frères sa subsistance. Ensuite on parvint à l'affranchir de Politta et de la délivrer de prison : touchant exemple de persévérance dans l'amour.

Pourtant cet amour fraternel n'est pas partout sans taches. Les martyrs de Lyon ne nous donnent pas

¹ Perpétue, X, XII, XIII, XV, XX, XXI, p. 65, 66, 68, 70, 73.

² Perpétue, VII, V, p. 49, 47.

³ Pionius, IX, 3, p. 65, l. 2.

comme ceux de Carthage une impression de sainte tranquillité. Ils sont menés par le désir fanatique de triompher de l'Adversaire. On a comparé Pothin et ses fidèles aux Maccabées. C'est, en leur donnant un honneur qu'ils méritent, leur adresser aussi un reproche. L'ardeur pour une noble cause elle-même évite difficilement un peu de cruauté. Cet Alexandre, Phrygien peut-être montaniste, voyez-le trépigner s'impatients près du tribunal et par de vigoureux signes de tête encourager les autres à confesser leur foi. Son énergique attitude persuade quelques malheureux qui avaient déjà cédé de se reprendre de leur faiblesse¹. Le même zèle se montre en un autre endroit². C'est pense-t-on une grâce de Dieu que les apostats soient pourtant enfermés comme les fidèles et endurent les mêmes maux qu'eux. On constate même avec une satisfaction naïvement maligne qu'ils essuient, malgré tout, les outrages des païens sans avoir en compensation la gloire des confesseurs. Renan a pour ces sentiments une indulgence que nous ne saurions partager. Le Christ aurait repris ces disciples infidèles par trop de fidélité. On ne comprenait pas encore la charité comme on le fit plus tard. L'Eglise était, cela va sans dire, un foyer d'amour. La grande espérance du salut prochain fondait en une âme unique les milliers d'âmes qu'elle attirait. Nous en avons vu les preuves sublimes. Mais malheur à quiconque se montrait tiède ! Il aurait été considéré comme un paria, si l'exemple du divin Maître qui priait pour ses ennemis n'avait contenu des sentiments aussi violents que ceux des persécuteurs.

¹ Eusèbe, H. E., V, 1, 49, p. 29, l. 21.

² Eusèbe, H. E., V, 1, 32 s., p. 26, l. 12 s.

Nous arrivons, en somme, après ce court examen, de nouveau à la conclusion déjà formulée. Qu'il s'agisse des devoirs envers autrui comme des devoirs envers soi-même les chrétiens du peuple n'accordent point aux principes moraux une valeur absolue et indépendante. Leur conduite est toujours déterminée par le désir d'autres biens.

CHAPITRE III

Le courage. Son soutien fondamental

Mais s'il est un trait qui distingue la figure morale de ces héros, c'est le courage, qu'ils désignent eux-mêmes par le terme modeste d'ὑπομόνη. Si dans les pages précédentes nous avons réussi à dégager la préoccupation générale qui guide les actions variées de leur conduite, ici, notre tâche est inverse : Nous cherchons à décomposer ce courage en ses divers facteurs. Il est comme le faisceau de toutes les tendances religieuses de ces âmes populaires qui ne sont pas simples, et semblent miraculeusement composées en vue du martyre.

Les premiers chrétiens ne songent pas à préférer la vie à leur foi, précisément parce que c'est leur foi qui leur garantit la vie. Ils se représentent la divinité comme un protecteur, ou pour employer une expression qui soit antique, comme un patron. Par son autorité et sa puissance ce patron leur assure la vie et le bonheur. Quand ils trouvent le Christianisme, un Carpus, un Pionius, une Potamiaena sont persuadés que les dieux en l'autorité de qui ils se reposaient

sont impuissants ou indignes. Se confier à eux serait proprement perdre sa vie. Seul le Dieu des chrétiens sauvegarde la vie humaine. Lui appartenir c'est vivre à toujours, et la mort que les hommes donnent, n'est qu'apparente. Cette idée se revêt différemment selon les milieux. Les exemples que nous allons en rapporter feront découvrir entre tous une analogie profonde.

L'âme de Pionius est toute grave de la conviction que le monde est si coupable que sa fin est imminente. Pour échapper à sa corruption il vit à la campagne avec Sabine et Asclépiades, ils ne se montrent pas à la ville où trône le paganisme avec ses temples et ses rites infâmes ¹. Les circonstances lui font-elles présager qu'il sera bientôt persécuté, aussitôt lui et ses compagnons s'entourent le cou de cordes afin que sur la place publique qu'ils doivent traverser personne ne puisse supposer qu'ils vont sacrifier. Lorsque les païens le conduiront de force dans le temple, il se jettera à terre, ainsi que ses compagnons, se fera traîner jusqu'aux autels, et rentré en prison il louera Dieu de ce qu'ils sont indemnes (*ἀβλαβείς*) et de ce que le diable n'a pas eu sur eux l'avantage ². Telle est leur horreur du paganisme. Il est une injure perpétuelle à la divinité. Aussi Pionius sent-il gronder la colère du Très-Haut. Il en discerne partout les signes ³. Les craintes du jugement dernier le hantent : la fin du monde menace, la famine, des phénomènes étranges l'annoncent. Appartenant à ce Dieu irrité il se réjouit

¹ Pionius, VI, 3 p. 63, l. 24.

² *Ibidem*, ch. XVIII, 12, p. 72, l. 5.

³ *Ibid.*, X, 7, 8, p. 66, l. 5.

sincèrement de mourir. Lui si « jaune » d'habitude, il est tout rouge devant le tribunal, tant sa joie est vive¹. Il refuse de prendre la nourriture que des âmes charitables lui portent. A quoi bon ? N'appartient-il pas déjà à l'autre monde ? Ce n'est pas qu'il déteste cette vie², mais il préfère être brûlé vif pour ne pas brûler après la mort éternellement. Carpus tient au Christianisme pour une raison différente. Comme Pionius, il a l'impression d'avoir échappé à un grand danger. Il sait que l'homme est la créature préférée de Dieu. Or il découvre que le diable, un ange déchu, a décidé de le perdre ; c'est dans ce but qu'il a créé les faux dieux. Les hommes les prendront au sérieux, se mettront à leur service, et par ignorance se voueront d'eux-mêmes au néant puisque leurs patrons n'ont aucune réalité. « Crois-moi, dit Carpus au proconsul, vous êtes le jouet d'une énorme illusion³ ». Ainsi il ne veut pas périr, il aspire de toute la force de son être à l'éternité ; seul le Dieu des chrétiens, qui a existé de tout temps, qui a fait les siècles, qui est éternel, qui ne peut être augmenté ni diminué « la lui garantit en même temps qu'il la lui promet ». Comment un homme qui a reconnu le néant de la vie païenne y reviendrait-il ? Il refuse de sacrifier et meurt sans regret. Son compagnon Papylus se laisse moins nettement dessiner. Mais comme il déclare ne pouvoir rien dire de plus grand et de plus beau que ceci : « Je suis chrétien », on devine que ce sont les espérances et les hautes pensées du Christia-

¹ *Ibid.*, X, 2, p. 65, l. 27.

² *Ibid.*, V, 5, p. 63, l. 14.

³ Actes de Carpus, 20, p. 12, l. 23.

nisme qui l'ont gagné ¹. Et d'autre part, il sert Dieu depuis sa jeunesse, il n'a jamais sacrifié aux idoles : ce sont-là des mérites qu'il pourra faire valoir ; il ne sera pas insensé au point de les perdre, d'un geste coupable. Le Christianisme s'empare de l'être tout entier au point que le perdre paraît une mort plus redoutable que la mort dans les supplices. Par où l'on voit qu'une telle mort n'est pas désintéressée. Seul, Pothin, voyant dans la persécution une lutte engagée entre le diable et le Christ court se livrer au bourreau, afin que par lui le Christ triomphe ², se mettant par cet acte encore au-dessus de tout ces héros, puisqu'il a recherché non son propre salut, mais la victoire du Christ.

Les femmes ne sont pas nombreuses dans nos récits, mais elles sont peut-être plus intéressantes encore que les hommes, et y a-t-il dans tout le martyrologe noms plus célèbres que Blandine et Perpétue ? Nous voulons, pour elles comme pour leurs frères, trouver les raisons de leur héroïque résistance. En suivant l'ordre chronologique, c'est Agathonice que nous rencontrons la première. Elle ne nous apprend rien, cette figure fugitive, sur les mobiles de sa conversion. Pourtant la promptitude avec laquelle elle se décide à sauter sur le bûcher, sur la foi d'une vision, est si l'on y réfléchit très significative. Elle montre combien, à ce temps-là, pouvait être ardent dans le peuple le désir d'un autre monde. Cet exemple de mort volontaire explique des sacrifices qui déconcertent quelquefois tant ils sont accomplis de gaité de

¹ *Ibidem*, 34, p. 13, l. 10.

² Eusèbe, *H. E.*, V, 1, 29, p. 25, l. 33.

cœur. Il nous manifeste une tendance latente. Est-il nécessaire de rappeler à ce propos, que de tels faits se constatent plusieurs fois ? Nous trouvons, dans Eusèbe, le cas de Basilide qui, après une vision l'avertissant de son salut, réussit à se faire condamner à mort, martyr qui détermina la conversion de beaucoup d'Alexandrins ¹ ; dans Tertullien nous lisons que des chrétiens vinrent assiéger le tribunal d'un proconsul qui leur conseilla d'aller plutôt se pendre. Est-ce dégoût de la vie ? Si l'on entend par là l'aspiration au néant, nous ne le pensons pas. C'est au contraire, croyons-nous, une forme outrée de l'attachement à la vie, l'effort suprême d'un être qui veut obstinément le bonheur. Entre une Agathonice et tous ces chrétiens dont nous avons esquissé déjà la physiologie, il n'y a qu'une différence de chaleur. — Plus calme et plus modeste est Blandine, mais comme elle est plus noble aussi ! et combien l'on regrette que les textes nous apprennent si peu sur son passé et sur son âme. Elle était chétive, sans apparence, un de ces êtres qu'on ne remarque pas et qui ne se font pas remarquer, sa maîtresse elle-même n'en soupçonnait pas la valeur. En fait c'était une forte personnalité. On avait torturé des esclaves pour leur faire avouer toutes les infamies que la calomnie attribuait aux chrétiens, ces pauvres gens avaient cédé. Blandine esclave aussi, perdue dans l'obscurité du bétail humain, était destinée par les païens à fortifier de son

¹ Eusèbe, H. E., VI, 7, p. 58, l. 27. On peut naturellement douter de la vision à cause des termes même d'Eusèbe λέγεται εἰπεῖν, l. 20. Nous interprétons ces deux mots comme une formule d'historien et croyons simplement à la vision.

témoignage des calomnies déjà vraisemblables. Mais elle brilla bientôt aux yeux des chrétiens éblouis par l'éclat de sa confession. « Je suis chrétienne, répète-t-elle sans cesse, il n'y a rien de mauvais parmi nous ¹ ». Pour les autres martyrs le rédacteur parle d'ὑπομονή, pour elle il use du terme de δύναμις. L'énergie, l'énergie de mener une vie honnête et pure au milieu d'une société qui souillait et gaspillait pour son plaisir des milliers de vies humaines, telle est la qualité maîtresse de Blandine. L'esclavage avait déjà formé Epictète, il forma aussi cette âme héroïque moins grande mais plus belle parce qu'elle est plus tendre, plus pure, plus simple, plus humaine. C'était une rude école. Qu'on se représente la vie de ceux de ces pauvres gens qui ne prenaient pas leur parti d'être traités comme des choses, qui se sentaient souvent plus aptes à commander que leurs maîtres, et en tout cas aussi dignes qu'eux d'être libres. Leurs âmes se repliaient sur elles-mêmes, se faisant discrètes, obéissantes par noblesse pour ne pas s'attirer de reproche dégradant, mais elles entretenaient dans le sanctuaire mystérieux de leur pensée, le seul trésor qui leur appartenait quelquefois, la flamme d'une espérance imprécise. Quel ravissement, nous ne pouvons pas l'imaginer, d'apprendre que ce Jésus, le roi du monde, elles n'en doutaient pas, avait souffert particulièrement pour elles, que ce roi voulait pour toute possession, non ce faste, non ce luxe, non ces richesses qui les exténuaient, mais leurs âmes, qu'il aimait. Aussi, habituées à obéir, elles suivaient sa loi avec scrupule, sans lassitude, et au moment de le confesser dans

¹ H. E., V, 1, 19, p. 23, l. 28.

l'arène, elles se sentaient au devoir une inlassable vaillance qui passait pour miraculeuse. Quelle présence d'esprit, quelle maîtrise de soi en cette jeune fille qui au milieu de ses tourments se penche tendrement vers le petit Ponticus, son compagnon d'esclavage sans doute, pour l'exhorter et l'affermir.

Plus impénétrable est la personnalité de Perpétue, plus impénétrable parce qu'elle est si naturellement parfaite que l'on ne peut discerner le côté par lequel elle a été gagnée au Christ. Ce n'est pas, il semble, par les espérances de l'au-delà. Elle ne désire pas un instant quitter cette vie. Elle ne commence à renoncer à la terre que lorsqu'une vision l'avertit de sa fin prochaine. Pourquoi désirerait-elle quitter cette vie, celle qui déclare qu'elle est heureuse. « In carne hilaris fui » ¹, dit-elle. Sa famille, en effet, de condition libre, et honorable, habitait une petite ville. Le Christianisme s'était introduit doucement dans ce petit cercle, illuminant de sa clarté paisible le cœur de la mère, de la sœur aînée Perpétue, et du plus jeune frère plus intimement liés, comme il arrive souvent. Le père resté païen n'avait pas sans doute été scandalisé de la conversion de sa fille. N'était-elle pas sa préférée ? Il était fier d'avoir pu l'élever par son travail jusqu'à vingt-deux ans. On comprend sa douleur à la nouvelle de son arrestation inattendue, sans doute, car dans la petite ville être chrétien ne passait probablement pas pour un crime. La mère et le plus jeune frère eux, se contentent de souffrir en silence. Ils sont d'abord abattus ; la douleur les mine (*tabescunt* ²) puis leur foi s'affermi : « Domina soror » dit-il, en

¹ Perpétue, XII (*fin*), p. 52, l. 18.

² *Ibidem*, III, p. 46, l. 25.

s'adressant à sa sœur, expression intraduisible où l'on trouve à la fois le respect du frère pour la sœur aînée et la vénération du néophyte pour le martyr. Perpétue tenait de son père un cœur chaud, un sentiment très délicat de sa dignité, mais elle avait en outre une sensibilité affinée par les mille menues émotions de la vie calme de la petite province : « On nous mit en prison, dit-elle, et j'ai eu peur, car je n'avais jamais été dans une obscurité aussi profonde. Oh ! la mauvaise journée. Il faisait si chaud, nous étions entassés, les soldats profitaient de nous, mais surtout j'étais tourmentée par le souci de mon enfant ¹ ». Notons ce dernier trait. Cette chrétienne tout à l'heure quittera la terre avec enthousiasme, pourtant elle n'a rien sacrifié de ses affections. Jusqu'au dernier jour elle saura ce qu'exige son devoir de mère. « Les autres prisonniers, dit-elle, sortaient de la prison, faisaient ce qu'ils voulaient, mais moi j'allais mon pauvre petit qui avait déjà dépéri. Inquiète à cause de lui, je relevais le courage de ma mère, j'affermisais celui de mon père, je leur recommandais mon fils. Je souffrais de les voir souffrir à cause de moi. Tels furent mes tourments pendant plusieurs jours, puis j'ai obtenu de garder avec moi mon enfant en prison. Je me suis aussitôt trouvée mieux..... La prison devint pour moi un salon où je me plaisais plus que partout ailleurs ² ». Rien ne rebute l'affection qu'elle a vouée aux siens. Son père l'obsède de ses supplications : elle l'aime toujours du même amour. « Je m'affligeais, dit-elle, de ce que seul de toute ma famille, il ne se

Ibidem, III, p. 46, l. 18 s.

Ibidem, III, p. 46, l. 22 s.

réjouissait pas de mon martyre ¹ ». En le voyant jeté brutalement en bas de l'estrade du juge, « le malheur de mon père me fit mal, dit-elle, comme si c'était moi qui avais été frappée. Ainsi j'ai souffert pour sa vieillesse malheureuse ² ». Un trait encore accuse l'exquise sensibilité de cette âme. En rêve l'image de son frère Dinocrate lui revient. Il était mort à sept ans d'un cancer au visage et cette mort n'avait inspiré à tous que du dégoût. « Je me suis affligée, dit-elle, au souvenir de son malheur ³ ». Cette nature sensible de femme est pourtant virile par quelques côtés. La dignité de son attitude en impose à ses geôliers. Elle réclame sur son sort, obtient qu'on l'améliore, car elle et ses amis sont des coupables de qualité. Dans l'arène elle se révolte quand on veut la vêtir en prêtresse de Cérès. « Elle s'avavançait, dit notre texte, dans la lumière, comme l'épouse du Christ, comme une divine fiancée. L'intensité de son regard faisait baisser les yeux de tous les assistants ⁴ ». Pendant son supplice elle a l'énergie de surveiller son attitude. Le taureau furieux la lance en l'air ; dès qu'elle retombe elle cache sa jambe sous sa tunique. Elle cherche son épingle pour refaire sa coiffure « car il ne convenait pas qu'une martyre eût les cheveux en désordre ⁵ ».

Pourquoi est-elle chrétienne cette âme vraiment angélique ? Faut-il le demander ? Ce ne sont pas des arguments d'apologétique qui l'ont convaincue : elle

¹ *Ibidem*, V, p. 48, l. 7.

² *Ibidem*, VI, p. 48, l. 25.

³ *Ibidem*, VII, p. 49, l. 5.

⁴ *Ibidem*, XVIII, p. 54, l. 17.

⁵ *Ibidem*, XX, p. 55, l. 25.

ne cite pas un dogme au cours de son long procès. Elle n'a pas non plus été entraînée par les espérances du Royaume céleste : elle ne paraît pas pressée de quitter la terre. Non, il s'est trouvé qu'à l'abri du luxe, d'une part, et de l'esclavage, d'autre part, ces deux meurtriers des âmes, l'un parce qu'il les dissout, l'autre parce qu'il les empêche de naître, dans un coin de province l'âme humaine s'est épanouie telle que Dieu l'avait faite¹. Elle a un jour trouvé l'Evangile et s'est reconnue chrétienne, sans combats intérieurs, sans doutes : « parce que c'était l'Evangile et parce que c'était elle ». « Mon Père, dit-elle, tu vois ce vase par terre, peut-on lui donner un autre nom que celui qui le désigne. — Il répondit non. — Eh bien, moi de même, je suis chrétienne et je ne puis recevoir d'autre nom² ». Désormais elle appartient à Dieu, en qui elle se repose : « Sache, dit-elle, à son père, que nous ne dépendons pas de nous-mêmes mais de Dieu ». La paix qui règne dans cette famille dont tous les membres n'ont pas accepté la même foi est indirectement une preuve que ces humbles de cœur ont été conquis surtout par la morale de l'Evangile, disons mieux, par la vie du Christ. Perpétue est chrétienne ; rien ne peut aller, nous ne dirons pas contre cette décision, mais contre ce fait. « Mon père me dit des paroles qui auraient ému toute créature, mais moi, je souffrais à cause de sa vieillesse malheureuse » ; et ailleurs : « pendant plusieurs jours je

¹ Perpétue appartient à cette classe moyenne dont l'absence est, pour Wenland, une des causes de la décadence morale des Romains. Ainsi se trouve indirectement confirmée la thèse qu'il pose (die hellenistisch-römische Kultur, Tübingen, Mohr, 1907, p. 45).

² Perpétue, III, p. 46.

ne vis plus mon père, j'en ai rendu grâce à Dieu et son absence me fit du bien ¹ ».

Sabine est une esclave, comme Blandine. Nous connaissons déjà son histoire, dont quelques détails ne s'expliquent pas ². Pourquoi Politta s'oppose-t-elle à ce que son esclave soit chrétienne, comment les chrétiens réussissent-ils à la rendre libre ? Pionius ne nous le dit pas. Peut-être le récit de Justin dans sa seconde apologie ³ nous permet-il de deviner quelque chose. La femme dont il y est question se livrait à la débauche en compagnie de ses esclaves et de mercenaires. Semblable était sans doute la conduite de Politta. Sabine une fois s'était refusée à cette vie immorale, pour les mêmes raisons que la cliente de Justin : éviter tout contact avec l'impureté ⁴. Conserver pure sa personne, ainsi que l'a prescrit le Christ, afin d'être digne des biens promis après la mort, voilà son unique souci. Ce monde invisible, comme il l'attire. Elle sourit doucement quand Pionius déclare avec une mâle énergie, « il vaut mieux brûler vif que de brûler après la mort ». Le Néocore lui demande : « Est-ce que tu ris ? Oui répond-elle, si Dieu le permet, nous sommes chrétiens en effet ; tous ceux qui croient au Christ, certainement riront d'une joie éternelle ⁵ ». Elle n'est pas très instruite de la doctrine chrétienne, sa confession est une formule apprise par cœur, mais elle sait bien qu'elle appartient à Dieu, partant, elle ne craint pas les outrages

¹ Perpétue, V, VI, III, p. 47, 48, 46.

² Pionius, chap. IX, p. 65, l. 2 s.

³ Justin : *Apol.*, II, c. 2, 7, p. 15, l. 16 s.

⁴ Pionius, VII, 6, semble le prouver, p. 64, l. 20

⁵ *Ibidem*, VII, 5, p. 64, l. 16.

dont on la menace. Sabine a trouvé dans le Christianisme une protection de sa personne qui prend conscience de la dignité humaine.

Sur Potamiaena enfin, nous ne possédons que quelques mots d'Eusèbe, mais ils sont très précis. « Elle avait eu, dit-il, à souffrir mille choses à cause de sa foi au Christ ¹ ». Quelles sont donc ces mille choses ? Il s'explique : elle avait dû lutter sans cesse pour la virginité, car elle était fort belle. « L'idée génératrice de la profession virginale, dit Monseigneur Duchêne ², c'est qu'une telle manière de vivre, supérieure aux forces de la nature, honore extrêmement le Christianisme. Les vierges des deux sexes, surtout les femmes, à cause de leur fragilité spéciale, sont l'honneur de l'Eglise, les plus précieux bijoux de sa parure ». Ce n'est là qu'une induction ; donc, il y a mille chances à parier qu'elle est fausse ³. Monseigneur Duchêne ne nous conduit-il pas au contraire à la vérité, quelques lignes plus loin ? (p. 407.). « Les vierges étaient au bout d'un certain temps l'objet d'une cérémonie spéciale, la collation du voile, ou *velatio*, à laquelle on attachait l'idée d'une sorte de mariage mystique avec le Christ ». Cette cérémonie n'indique-t-elle pas clairement que les vierges se considéraient comme les fiancées du Christ ? Dès lors nous pénétrons mieux le caractère de Potamiaena. Donnons-nous, si nous pouvons, une impression de

¹ Eusèbe, H. E., VI, 5, 1, p. 57, l. 13.

² Origines du culte chrét., p. 406.

³ Levy-Brühl, a magistralement montré dans son livre *Les fonctions mentales.....*, que l'on se trompait souvent lorsqu'on expliquait les pratiques religieuses des anciens par des hypothèses que notre bon sens de modernes nous suggérait

l'impureté effroyable de cette société païenne et nous comprendrons qu'une jeune fille, qui se sait belle, et considère peut-être la beauté comme un attribut divin, en trouvant un jour la personne du Christ dans son éclatante pureté, moitié par désir d'échapper aux souillures de son siècle, moitié par un sentiment d'orgueil salutaire, lui voue son corps à jamais. Le païen qui la torture semble avoir deviné son secret et fomenté une vengeance infâme : « à la fin, dit Eusèbe, à cause de l'orgueil qu'elle avait de son corps il la menaça de la livrer aux gladiateurs ¹ ».

¹ Eus. H. E., VI, 5, 2, p. 57, l. 17.

CHAPITRE IV

Raisons secondaires pour lesquelles les martyrs ne redoutent pas la mort

Nous sommes après ces courtes recherches mieux préparés pour comprendre l'étonnante force de résistance de nos héros. Nous n'avons plus maintenant à nous occuper que de ceux qui ont subi les supplices. Il nous faut être ici très prudents pour distinguer l'attitude réelle des martyrs de l'explication que n'ont pas manqué d'en donner les rédacteurs. Nous nous interdirons, par incompetence, de donner une explication psychologique des phénomènes, souvent obscurs, toujours très intéressants que nous allons décrire. Dégager certains faits, grouper certains tempéraments, est tout notre dessein.

Nous avons admiré le courage d'Attale, courage froid, isolé peut-on dire, en ce sens qu'il ne semble dépendre d'aucun secours mystique. Germanicus, qui succomba dans la même persécution que Polycarpe, avait eu le même courage stoïque. Dans l'arène il tira à lui de force la bête féroce voulant quitter plus vite

la vie injuste et dérégulée des païens¹. Ce sont les seuls. Sanctus qui leur ressemble cherche à s'étourdir par sa confession précipitée². Généralement les dispositions des martyrs sont différentes. Ils possèdent, à quelque degré, la conviction que les événements dramatiques dont leur vie dépend sont dirigés par la Providence. Polycarpe est certain qu'il ne succombera pas. Il nomme Dieu « Celui qui m'accorde de supporter le feu³ ». Quand Pionius rentre dans sa prison, il loua Dieu de ce que lui et ses compagnons sont restés hors des atteintes du démon. Saturus dans l'arène ne se sent pas abandonné. Il mourra sous la griffe d'un léopard, il le sait, tout est prévu. Le cas de Perpétue est un peu différent. Elle se faisait du martyre une conception très logique : c'est l'acte par lequel le fidèle combat Satan au service de Dieu ; donc le fidèle ne doit compter que sur les forces de la terre. Elle n'est point pourtant abandonnée. Elle prend confiance à cause de la présence de ses amis, Saturus qui, dans sa vision l'exhorte du ciel, le diacre Pomponius qui lui dit « ne crains pas, je suis avec toi et je prends part à tes peines ». Un autre sentiment encore leur porte secours : la joie d'être sauvés, bien plus d'avoir un rang de distinction dans l'éternité. Polycarpe s'exprime ainsi⁴ : « Je te bénis de ce que tu m'as jugé digne aujourd'hui, en cette heure, d'être du nombre des martyrs qui ont bu la coupe du Christ pour ressusciter à la vie éternelle de l'âme et du corps dans l'incorruptibilité de l'esprit

¹ Polyc. III, p. 2, l. 27.

² H. E., V, 1, 20, p. 23, l. 29.

³ Polycarpe, XIII, 3, p. 6, l. 31.

⁴ *Ibid.*, XIV, 1, p. 7, l. 8.

saint ». Blandine est impatiente de mourir, elle est joyeuse comme pour un festin de noce. — « Grâces soient rendues à Dieu, s'écrient les martyrs scilitains, aujourd'hui nous sommes martyrs dans le ciel ¹ ». « Comment lui qui est toujours jaune, dit-on, en voyant Pionius marcher au supplice, a-t-il maintenant le visage éclatant ² ». Dès qu'ils sont condamnés, lui et ses compagnons ne prennent plus aucune nourriture ³, tant ils ont hâte de connaître la vie du ciel. De même ce qui « rend légers » les martyrs de Lyon c'est l'espérance des biens promis ⁴. « Ils s'avançaient joyeux, la gloire et la reconnaissance répandues sur leurs visages ». Perpétue et Saturus s'emparent du bonheur céleste que leurs visions leur offrent par avance, et en tremblent d'émotion dans l'arène. « J'ai été heureuse sur la terre, je le suis plus encore ici, dit Perpétue dans une vision qui la transporte au paradis ». Mais plus le ciel se fait désirer et plus l'enfer terrifie. La crainte du châtiment éternel soutient aussi leur courage. Polycarpe déclare « qu'il vaut mieux brûler vif que de brûler après la mort ». « Elevant les yeux jusqu'au véritable tribunal, supportons tout, dit Carpus ⁵ ». Pionius menacé du bûcher répond : « Il est bien pis de brûler après la mort ⁶ ». La perspective d'un châtiment qui doit être éternel saisit l'imagination de Biblias et provoque en elle le retour à la foi ⁷. Mais ce mobile agit assez peu souvent ; tout à la joie

¹ Scilitains, p. 36, l. 1, 7.

² Pionius, X, 2, p. 65, l. 27.

³ *Ibidem*, XI, 3, p. 66, l. 14.

⁴ Eusèbe, H. E., V, 1, 34 et 35, p. 26, l. 22, 26.

⁵ Actes de Carpus, 40, p. 13, l. 29.

⁶ Actes de Pionius, VII, 4, p. 64, l. 14.

⁷ Eusèbe, H. E., V, 1, 26, p. 25, l. 3.

de triompher, les martyrs ne parlent de l'enfer que pour effrayer les païens. Il faut compter aussi la présence de ces païens qu'ils considéraient comme les suppôts du diable. Ces foules rassemblées au spectacle de leur supplice, leur semblaient des hordes de démons avides de contempler la défaite du Christ¹. La largeur de l'amphithéâtre donnait à leur supplice particulier l'ampleur d'une bataille gigantesque où des troupes innombrables viendraient échouer contre le courage d'un seul.

Enfin les paroles de certains martyrs suggèrent l'hypothèse qu'ils s'attendaient peut-être à ne point souffrir, la vie éternelle commençant pour eux dès qu'ils avaient posé le pied sur le bûcher. « Seigneur, Seigneur, Seigneur, s'écrie Agathonice, viens à mon secours, car c'est vers toi que j'ai couru¹ ». C'est le cri de détresse d'une simple femme surprise par les brûlures. Carpus dès qu'il a vu la gloire du ciel s'imaginer revêtir un corps glorieux. Mais, le feu allumé, il revient de son illusion : « Nous aussi nous sommes nés de la même mère, Eve, et nous avons la même chair (que vous, païens), mais levons les yeux vers le tribunal véritable, supportons tout² ». Perpétue ne craint pas la morsure du dragon. « Il ne me nuira pas au nom de Jésus-Christ³ ». N'est-ce pas à cette insensibilité surnaturelle que font allusion les rédacteurs du martyre de Polycarpe quand ils disent : « A l'heure du supplice, les martyrs du Christ quittaient leur chair,..... ils n'étaient plus des hommes mais déjà des

¹ Carpus Papyrus, 46, p. 14, l. 12.

² *Ibidem*, 40, p. 13, l. 27.

³ *Ibidem*, IV, p. 47, l. 15.

anges¹ » et ceux des martyrs de Lyon : « Il n'y a plus de douleur où est la gloire du Christ² ».

On pense communément que c'étaient des exaltés qui recherchaient les supplices pour entrer glorieux dans le ciel, séjour délicieux où leur étaient réservées les bonnes places. Et nous trouvons en effet parmi eux de ces exaltés, mais de près il apparaît que la plupart étaient des natures calmes. Ils ne cherchaient pas à sortir de la vie se fiant à Dieu qui devait leur donner le signal du départ. Si quelquefois ils semblent pris trop facilement, c'est qu'il ne faut point de ruse pour se saisir de ces hommes candides. Ils avaient tant de droiture et de sincérité qu'ils étaient incapables de se dérober devant la question : « Es-tu chrétien ? » « Tu me parais être aussi de ces gens-là dit le Proconsul à Lucius. — Parfaitement (Μάλιστα) répond celui-ci³ ». De même Ptolemaeus dans le même récit confesse sans hésiter⁴. Aussi Justin le qualifie-t-il de φιλαλήθης, οὐκ ἀπατηλός, οὐδὲ ψευδολόγος τὴν γνώμην. Ce n'est que dans leur prison, quand la porte en se fermant les sépare pour toujours de la vie, qu'ils sentent les « douces annonces » du bonheur céleste. Ptolemaeus « prisonnier depuis longtemps » à la fin est amené devant Urbicus. On lui demande une seconde fois s'il est chrétien ; alors se rappelant à lui-même les biens qui lui étaient promis par l'enseignement du Christ, il avoua qu'il avait enseigné la religion chrétienne. Lucius invective le proconsul non pour se faire saisir, mais pour le rappeler à la justice ;

¹ Polycarpe, II, 2, 3, p. 2, l. 1 et s.

² H. E., V, 1, 23, p. 24, l. 21.

³ Ptol. 17, p. 16, l. 18.

⁴ *Ibidem*, 11, p. 15, l. 31.

ce n'est que sur le chemin de la prison, qu'il manifeste sa joie d'être délivré de maîtres si mauvais (ce sont les proconsuls) et d'aller vers le père et le roi des cieux ¹. — Même tranquillité chez les martyrs de Carthage : « Alors nous avons compris, dit Perpétue, que nous ne devons plus avoir d'espérance pour cette terre ² ». Ainsi ce n'est qu'après avoir compris qu'ils doivent renoncer aux choses de la terre que les martyrs pensent au ciel. Ce calme est admirable surtout dans la souffrance. Sanctus, Attale et Alexandre à Lyon donnent des exemples sublimes de courage froid. Leur attitude est noble. (γενναῖα)³. Ils embellissent tous ces supplices infâmant de leur propre dignité. Ils sont encore de ces « antiques » pour qui l'expression de la douleur est laide. C'est que, comme eux, ils sont de santé vigoureuse et de tête solide. La douleur n'élimine pas leur fermeté de conviction, et si l'on y réfléchit, cela est vraiment génial à sa manière. « Les païens espéraient, par la continuité et la gravité des supplices, apprendre de Sanctus quelque crime ». Mais il leur opposait une telle résistance qu'il ne dit même pas son propre nom, ni celui de son pays, ni celui de la ville, où il était, ni s'il était esclave ou libre. A toutes ces questions il répondait en latin : « Je suis chrétien ⁴ ». Le lendemain de son supplice, son pauvre corps la veille exténué et défiguré par la torture, a repris une forme humaine. Fait mystérieux que nous ne voulons pas expliquer, mais qui nous paraît du même ordre que les guérisons par la prière.

¹ Justin II : *Apol.*, 2, 11, 15 s., p. 16, l. 4, l. 20.

² Perpétue, IV, p. 47, l. 26.

³ H. E., V, 1, passim.

⁴ *Ibid.*, 20, p. 24, l. 6.

Il y a des natures en qui l'esprit est si vigoureux qu'il est maître du physique. Nous avons lu que certain sauvage après sa conversion sentit ses forces décupler, et que, à l'autre extrême de l'évolution humaine, des génies comme Calvin et Pascal dominaient ou anéantissaient la souffrance sous l'empire de leur pensée. Attale est une nature tout aussi exceptionnelle. Mais si Sanctus était soutenu par l'étonnante conviction de son âme, lui, il se maintient grâce à l'équilibre et à la santé de ses facultés. Pour résister il faut être en bonne forme, c'est son principe ; il conseille à Alcibiade, un montaniste qui se livre en prison à des pratiques ascétiques, de renoncer à ce régime trop austère¹ nuisible à son endurance. Une santé intellectuelle exceptionnelle répond dans le domaine moral à cette solidité physique. Il fait mieux, lui, que d'échapper à la tentation en ne répondant rien, ou que de s'étourdir par une confession monotone et précipitée, il garde toute sa présence d'esprit². Tandis que son corps grille sur la chaise de fer rougi, il apostrophe la foule : « C'est bien manger les hommes, ce que vous faites, vous. Pour nous, nous ne mangeons pas les hommes ni ne faisons rien d'autre de mal. » Et comme on lui demandait quel est le nom de Dieu : « Dieu, dit-il, n'a pas de nom comme un homme ». On reconnaît bien là celui que l'on considérait dans l'Eglise comme une colonne et un soutien (στῦλος καὶ ἐδραιώμα). Tête claire, très fixé sur l'objet de sa croyance, très prompt à combattre les erreurs du paganisme par des arguments que son bon sens lui suggère, il

¹ Eusèbe, H. E., V, 3.

² H. E., V, 1, 52, p. 30, l. 4.

est saisi sans défaillance par l'évidence du Christia-
nisme. D'ailleurs cet effort suprême lui est rendu aisé
par sa vie passée où il a tenu sans cesse sa volonté en
exercice. « Il entra dans l'arène comme un combattant
prêt à la lutte parce qu'il avait bonne conscience ¹ :
puisque'il s'était exercé vraiment selon les commande-
ments chrétiens et qu'il avait toujours été un témoin
de notre vérité ». C'est sans doute par une vie de
renoncement et d'ascétisme, comme de courage intel-
lectuel que cette personnalité si saine et si virile s'est
formée. N'oublions pas qu'il était de Pergame, ville
où il avait pu s'instruire de tous les abus où condui-
sent le fanatisme et la superstition. — Avec Alexandre
le Phrygien nous rencontrons une nouvelle nature de
chrétiens. Lui non plus, dans les supplices il ne gémit
ni ne crie, ni ne murmure ; c'est qu'il s'entretient
avec Dieu : il est de ceux qui trouvent de la force en
se retirant loin du monde, dans le sanctuaire de leur
âme. Mais c'est Polycarpe qui possède surtout cette
force d'isolement. Quelle âme ferme et calme ! Il ne
fuit pas devant la persécution, et ne se distrait pas
de l'office sacerdotal de prier pour toutes les Eglises
de la terre. Il demande une heure pour le faire sans
crainte. A l'heure où l'on vient le saisir, il est rempli
de la grâce de Dieu au point qu'il ne peut plus se
taire, que les auditeurs sont étonnés et que beaucoup
se repentent d'être sortis contre un vieillard qui res-
semble tant à un Dieu. Dans cette prière il fait men-
tion de toute l'Eglise catholique terrestre et de tous
ceux qui ont eu rapport avec lui, petits et grands,
illustres et obscurs. Sur le bûcher encore il s'adresse

¹ H. E., V, 1, 43, p. 28, l. 14.

à Dieu une seconde fois. Et quel est le caractère de ces oraisons ! Elle ne sont pas forcées, exaltées, elles se passent en actions de grâces, en affirmations de confiance. Pourquoi faire un effort vers Dieu lorsqu'on le possède déjà ? La prière, en lui, coule de source, il en a une longue pratique. Justin nous rapporte que celui qui présidait le culte primitif priait aussi longtemps qu'il en avait la force ¹. Que de cultes cet octogénaire n'a-t-il pas présidés ? C'est cette longue pratique de la prière qui lui donne la sérénité. Il tient d'elle le calme de la conscience. Celui qui, si souvent, s'est entretenu avec Dieu, ne doit pas craindre le moment où il lui parlera face à face. Il tient d'elle aussi la certitude que c'est Dieu qui dirige sa vie, qui a consenti à son martyre ², qui lui donnera la force de le supporter ³. « Celui qui m'a donné de supporter le feu, me donnera aussi de rester sur le bûcher, sans que vos clous m'y attachent ».

Cette sérénité devant la mort a une autre cause encore. Voilà longtemps que Polycarpe souhaite le martyre et qu'il s'y prépare, et maintenant, après 86 ans de vie chrétienne ⁴, peut-il espérer une mort plus glorieuse ? « Je te bénis, dit-il à Dieu, de ce que tu m'as jugé digne aujourd'hui, en cette heure, d'être du nombre des martyrs qui ont bu la coupe du Christ pour ressusciter à la vie éternelle de l'âme et du corps dans l'incorruptibilité de l'Esprit-Saint ⁵ ». Bien que les auteurs du récit n'approuvent pas qu'on désire la

¹ Justin : *Apol.* I, 67.

² Polycarpe, XIV, p. 7, l. 12.

³ *Ibid.*, XIII, p. 6, l. 31.

⁴ *Ibid.*, IX, 3, p. 5, l. 9.

⁵ *Ibid.*, XIV, p. 7, l. 8.

mort, il est évident que leur héros la désire. Il faut le persuader pour qu'il quitte la ville où sévit la persécution ; une vision l'avertit qu'avant trois jours il sera pris. On trahit sa cachette, mais il pourrait fuir encore : il se laisse prendre pourtant. « Que la volonté de Dieu soit faite, dit-il ¹ ». Pourtant il n'a pas comme Ignace l'ambition de souffrir. Celui-ci suppliait les Romains de ne point intervenir auprès de l'autorité romaine pour adoucir ses tourments. Polycarpe ne trouve pas intérêt à cela. Il demande qu'on ne le cloue pas au poteau. L'essentiel, c'est de monter au ciel par la voie glorieuse du martyre et d'avoir ainsi le même sort que les plus illustres des serviteurs de Dieu.

En résumé, pour toutes ces âmes saintes, disciples d'un maître qui dormait dans la tempête, la prière fait ouvrir la porte de la demeure paisible du Père. Ils sont calmes comme des prêtres qu'une révolte menacerait sur le parvis d'un temple ouvert pour leur donner asile. Ces silencieux sont en conversation ininterrompue avec Dieu, et dans le tumulte populaire comme dans leur modeste maison ils sont toujours retirés du monde.

Mais il arrive que le sentiment s'exalte. C'est ainsi que les natures nerveuses féminines résistent : Perpétue, Blandine sont deux exemples très curieux de ce courage exalté. Pour Blandine, l'auteur nous indique avec la précision du laboratoire de psychologie les trois phases par où passe sa force de résistance (*δύναμις*). Après un moment de faiblesse, Blandine se ressaisit et se retrouve fraîche comme au début du

¹ *Ibid.*, VII, p. 3, l. 30.

supplice (ἀνάληψις) puis elle éprouve un sentiment de repos (ἀνάπαυσις) enfin un soulagement qui se développe jusqu'à une totale élimination de la douleur (ἀναλγησία)¹. Elle déploie à répéter : « Je suis chrétienne » une énergie si vive que son faible petit corps en est comme engourdi et que peu à peu l'insensibilité se produit. L'organisme est gagné doucement par un sommeil. A chaque reprise des supplices les souffrances sont plus vite éteintes. A la seconde torture, elle a revêtu le Christ lutteur, grand et invincible² ; par où l'auteur explique le fait qu'elle est comme enveloppée et protégée par une puissance supérieure. A la troisième reprise³, elle n'a plus notion des événements, « parce qu'elle espère et possède déjà les biens, objets de sa foi et s'entretient avec le Christ ». Dans les instants qui précèdent ces anesthésies, elle manifeste une entière présence d'esprit. La première fois elle prie avec allégresse (εὐτόνος)⁴. La seconde, elle est toute occupée à encourager le petit Ponticus. Aussi pour expliquer ce mystérieux phénomène nerveux ne faut-il pas parler d'épuisement. C'est plutôt avec l'extase que nous chercherions des analogies.

Le cas de Perpétue, plus développé, est plus clair aussi. On a prétendu qu'elle était montaniste. Rien ne le prouve ; mais son tempérament religieux la disposait à cette piété enthousiaste. « Je n'ai demandé à l'eau, dit-elle, à propos de son baptême, que la force

¹ Eusèbe, H. E., V, 1, 19, p. 23, l. 26 s.

² H. E., V, 1, 42, p. 28, l. 10.

³ *Ibid.*, 56, p. 30, l. 28.

⁴ *Ibid.*, 41, p. 27, l. 33.

de supporter la chair ». Ainsi le sacrement n'opère pas la purification d'une façon magique. Il crée en l'âme une force qui tient le corps assujetti. Et chez Perpétue cette force agit à son gré de manière efficace. Son père lui retire-t-il son enfant ; immédiatement elle cesse d'avoir du lait¹. Veut-elle connaître l'avenir ? la nuit suivante un songe l'avertit de son martyre. L'esprit, par un travail inconscient, suscite en elle une suite logique d'images qu'elle prend pour des révélations de l'au-delà. Le nom de son frère Dinocrate, mort depuis plusieurs années, vient à ses lèvres pendant une prière, elle ne sait pourquoi. Elle décide d'implorer son salut. Une première vision lui dépeint ses tourments de païen privé des grâces du Christ, une seconde, la nuit suivante, le lui montre sauvé. Ces détails ne prouvent-ils pas une étonnante vigueur d'esprit. Elle se trahit encore dans les autres visions où, malgré la différence des images décrites, nous retrouvons des idées et des sentiments identiques : on peut les considérer comme les expressions variées d'un même thème : le martyre exige de l'énergie. Cela est symbolisé d'une part, par une échelle qu'il faut monter, de l'autre par la lutte qu'il faut engager dans l'arène. Les frères en la foi offrent le secours de leur affection ; Saturus, d'un côté, dirige Perpétue du haut de l'échelle, le diacre Pomponius, de l'autre, lui dit : « Ne crains point, je suis avec toi et lutte avec toi ». Il y a un ennemi ; c'est le Diable, représenté par le dragon d'un côté et par un lutteur égyptien de l'autre. Mais le Christ, d'un côté comme

¹ Perpétue VI, p. 48, l. 30.

de l'autre, met au service de Perpétue sa puissance surnaturelle. Ces traits parallèles nous assurent qu'au milieu de ces tragiques événements, l'état d'âme de cette sainte et héroïque jeune femme varie singulièrement peu. Mais elle s'exalte : preuve en est la supériorité de la seconde vision sur la première, pour l'abondance et le pittoresque des détails, et aussi le caractère différent de la lutte. A mesure qu'approche le jour glorieux, Perpétue passe de l'attitude passive et comme fugitive qu'exprimait la vision de l'échelle à celle de l'athlète actif et agressif de la vision du combat. Et ce développement, pensons-nous, ne s'est point interrompu. C'est une exaltation toujours surchargée qui se résout pour elle, comme pour Blandine, en anesthésie. Elle ne paraît plus rien sentir dans l'arène. Elle se préoccupe de garder une tenue décente, elle donne la main à Félicité. Rusticus, un catéchumène, s'approche d'elle ; il remarque qu'elle semble endormie. « Quand sommes-nous exposés aux coups de cette fameuse vache, dit-elle, je ne sais pas ¹ », et quelques instants avant, la bête furieuse la lançait en l'air à coups de corne. Nous laissons au psychologue le soin d'expliquer ce phénomène mystérieux.

Mais, à côté de ces âmes surhumaines, nos textes nous offrent des natures banales. Examinons-les à leur tour ; les actes de Lyon, toujours si fins dans leurs analyses nous le permettent. Il y eut certains chrétiens qui cédèrent dès les premiers supplices. Ils n'étaient pas entraînés (*ἀγύμναστοι*). Incapables de

¹ *Ibid.*, XX, p. 56, l. 1.

soutenir l'effort d'une grande lutte, ils ne sont pas légers ou infidèles, mais faibles. La Religion, si elle a été la source des plus étonnants efforts, n'est-elle pas souvent aussi le secours des découragés ? Ceux-ci avaient été entraînés par le zèle des ces σπουδαῖοι, et par une sorte de contagion de l'héroïsme ¹. C'est ainsi que l'exemple d'Attale ² produisit des retours de conversion : « Par les vivants, les morts étaient vivifiés... par eux la plupart de ceux qui avaient nié étaient ramenés à la vie et apprenaient à confesser. Et ils s'avançaient vers le tribunal, vivants maintenant et récréés τετρογωμένοι ». De même cette contagion s'exerce d'individu à individu. Maturus, le compagnon de Sanctus, récemment baptisé, dont la foi encore jeune, n'était sans doute pas assez affermie par la prière pour se soutenir par elle-même, s'applique à imiter Sanctus ³. Ponticus, jeune esclave de 15 ans, qu'on forçait tous les jours d'assister au supplice de ses camarades, est à la fois exhorté et affermi par Blandine qui lui décrit le bonheur du ciel et l'horreur de l'enfer et agit encore directement sur sa volonté en lui communiquant un peu de son assurance (στηρίζουσα). Le cas de Biblias enfin est un peu différent ⁴ ; chrétienne très convaincue, elle avait pourtant renié dans un moment de faiblesse. Le diable, disent les actes, voulait la forcer à blasphémer ; en réalité elle avait succombé par manque d'imagination. La vue des supplices lui rendit vivante l'image du châtimement

¹ H. E., V, 13, p. 22, l. 22.

² *Ibid.*, 46, p. 28, l. 28.

³ *Ibid.*, 38, p. 27, l. 15.

⁴ *Ibid.*, 25, p. 24, l. 32.

éternel. L'émotion lui avait fait perdre la tête, la douleur l'aida à se ressaisir.

Ces derniers exemples annoncent déjà le temps où la préparation au martyre deviendra nécessaire. Il faudra créer artificiellement cet élan d'âme qui force les portes du ciel à travers le feu. Encore cet élan si dramatique est-il déjà un trait de faiblesse ; et Polycarpe, Attale, Lucius qui meurent en stoïciens sont plus nobles et plus forts que Saturus, Carpus, Sanctus ou Pionius dont la résistance est moins ferme ou moins désintéressée.

CHAPITRE V

La Foi

Le courage des martyrs n'est au fond qu'une forme de leur piété. L'étude précédente nous introduit donc de plain pied dans l'examen du sentiment religieux tel qu'il se manifeste en eux. Quels sont les rapports qui lient ces chrétiens du peuple soit à Dieu soit à Jésus-Christ ? Sont-ce des rapports simplement extérieurs, comme ceux de sujet à souverain, ou sont-ils intérieurs et mystiques comme ceux d'un fils avec son père.

Voilà ce que l'étude précise des textes va décider. Polycarpe est de cette Asie-Mineure où est né Ignace, le mystique de l'âge post-apostolique. Nous avons déjà admiré la vénérable dignité de cette figure sacrée. Il fut sans doute, dans la mère patrie du Christianisme, le chrétien le plus distingué de sa génération. Il y a plus. Ses actes ont été rédigés au sein de l'Eglise de Smyrne elle-même. Ils reflètent donc la piété d'une des communautés les plus vivantes du moment. Nous voilà donc bien placés pour observer. Or pas un seul texte ne nous autorise à relever même

des traces de mysticisme. Deux passages de l'Introduction risquent de nous fausser les idées. « Ces récits nous montrent à tous qu'à l'heure de leur torture, les martyrs du Christ quittent la chair, ou plutôt que le Seigneur est auprès d'eux et s'entretient avec eux ¹ ». Ceci ne veut point dire que les patients par la prière sont en contact avec le Christ. Lisons plus loin, et nous aurons le vrai point de vue. « Les martyrs sont déjà des anges » disent les rédacteurs. Ils ont cessé d'être des hommes. Les yeux ne voient plus que des corps sans âme ou plutôt si l'âme est là encore elle est déjà glorifiée et le Christ s'entretient avec elle comme il le fait au ciel. « Ils contemplent, dit plus loin l'auteur, citant saint Paul, les biens réservés à ceux qui ont montré de la patience, biens que l'oreille n'a point entendus et que l'œil n'a point vus et qui ne sont point montés au cœur de l'homme ». Cette citation de saint Paul ² nous servira à préciser la différence des conceptions d'un grand mystique comme l'Apôtre, et de croyants qui ne le sont point. Examinons le contexte dans saint Paul. « Ces choses, Dieu nous les a révélées par son Esprit, car l'Esprit sonde tout, même les profondeurs de Dieu ». Puis il s'élève à de belles idées mystiques. Revenons maintenant à nos Actes. « Ces biens leur étaient révélés par le Seigneur, à eux qui n'étaient plus des hommes, mais des anges ». Dans saint Paul, cette contemplation se passe sur la terre, ici elle se passe au ciel; dans saint Paul elle se fait par une révélation, ici elle est réellement une vision objective ; dans saint

¹ Polycarpe, II, passim, p. 1, l. 16 et s.

² I Cor., 2, 10.

Paul elle a pour objet certaines vérités devenues sensibles ¹, ici il s'agit de bien matériels comme ceux que Papias décrit. En un mot pour saint Paul le monde supérieur est de plain pied avec ce monde, il suffit que l'Esprit vous en ouvre la perspective pour que vous le contempniez ; pour nos rédacteurs, il forme dans l'édifice du monde comme un étage supérieur, il faut d'abord monter à cet étage pour voir ce qu'il contient. Les martyrs sont déjà à l'étage supérieur. Pourquoi, en effet, Polycarpe ne quitte-t-il pas ses vêtements avant que le bûcher ne soit prêt ² ? Parce qu'il prévoit que les fidèles s'empresseront de le toucher, avides de s'attacher pour ainsi dire à un objet céleste. Ce détail ne prouve-t-il pas, à lui seul, qu'ils n'ont pas encore trouvé le Dieu intérieur ? Et Polycarpe lui-même l'a-t-il trouvé, lui qui s'oppose doucement à ce désir superstitieux ? Nous en jugeons par ses prières. Dans la première ³ il fait mention de tous ceux qui ont eu rapport avec lui, petits et grands, illustres ou obscurs, de l'Eglise catholique terrestre. Il n'y a là aucune trace de ce que nous cherchons. Il est vrai, le rédacteur ajoute : « Il était rempli de la grâce de Dieu ». La grâce, c'est un don merveilleux qui donne à sa prière de l'abondance, ce n'est pas comme pour nous modernes, la force de Dieu au secours du pécheur. La seconde prière est dite avant de mourir. C'est une action de grâces ⁴. Le presbytre remercie Dieu d'avoir été jugé digne du

¹ Quelque chose d'analogue aux descriptions que Châteaubriand a tentées dans les passages dogmatiques de ses Martyrs.

² Polycarpe, ch. XIII, p. 6, l. 23.

³ *Ibid.*, VIII, p. 4, l. 11.

⁴ *Ibid.*, XIV, p. 7, l. 8.

martyre, il demande d'être accepté comme un sacrifice agréable. Mais quoi ! Cet homme qui sert le Christ depuis 86 ans, n'a-t-il pas conscience d'un rapport avec lui ? Ne dit-il pas lui-même que le Christ a toujours été juste pour lui et qu'il l'a sauvé ¹ ? Mais nous trouvons ici un surcroît d'arguments. Comment Polycarpe a-t-il pu constater cette justice ? Par les événements de sa vie, tour à tour récompenses ou châtements de sa conduite. Dieu en effet prépare tout à l'avance ; quand il intervient dans la vie ce n'est pas par des intuitions qu'il suscite en ses serviteurs, mais par des procédés extérieurs. Une vision (et pour les Anciens une vision est toujours extérieure) a révélé à Polycarpe qu'il devait être brûlé vif ². Quand il entre dans le stade, une voix retentit aux oreilles de tous les fidèles : « Sois ferme, Polycarpe, et prends courage ». Pourtant sur son bûcher il semble attendre de Dieu la force de résistance. « Celui qui m'a donné de supporter le feu, me donnera de rester sur le bûcher inébranlable sans que vous m'y fixiez avec vos clous ³ ». Ce peut être en effet le sens. Mais n'est-on pas autorisé par les réflexions précédentes à développer dans le sens suivant ces paroles ? « Celui qui a conduit les événements en sorte que j'aie maintenant le privilège d'être sur le bûcher usera de sa puissance pour m'y maintenir sans vos clous ». Ainsi comprises, elles s'accordent parfaitement avec notre proposition.

C'est encore l'exégèse d'un texte, et d'un texte de saint Jean qui, dans les Actes de Carpus nous per-

¹ *Ibid.*, IX, p. 5, l. 10.

² *Ibid.*, V, p. 3, l. 16.

³ *Ibid.*, XIII (*fin*), p. 6, l. 31.

mettra de caractériser la piété. Harnack, dans son commentaire de ces Actes, a noté l'influence du Quatrième Evangile. Elle était naturelle puisque nos héros sont de Pergame, une des sept églises de l'Apocalypse. Avant toute remarque, exposons brièvement la conception religieuse de Carpus, sans nous embarrasser de rapprochements avec Tatien qui sont lointains. Il développe une très curieuse doctrine : ceux qui sacrifient aux idoles, dit-il, sont semblables à elles, c'est-à-dire partagent leur sort, périssent avec elles dans la géhenne. Par contre, ceux qui adorent Dieu en esprit et en vérité sont avec lui immortels. Le parallélisme est clair. Ceux qui rendent un culte aux dieux de bois périront comme ces morceaux de bois, ceux qui rendent un culte au vrai Dieu auront part à son éternité : le fidèle devient semblable à celui qu'il adore. Cette particularité de pensée se trahit encore dans la dernière parole du martyr¹. « Sois béni, Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, de ce que tu m'as jugé digne moi aussi, bien que pécheur, de subir un sort semblable au tien ». Il ne doute pas que souffrant comme son Sauveur, il ne ressuscite et ne règne comme lui. C'est sur ces analogies extérieures que se fonde la certitude de Carpus. Ce tour de pensée trahit une piété formaliste. Aussi ne sommes-nous pas surpris que Papyrus, son compagnon, mette toute sa confiance à l'heure de la mort, non pas en quelque certitude intérieure, mais dans la fidélité de son service : « Je sers Dieu depuis ma jeunesse, et je n'ai jamais sacrifié aux idoles, dit-il² ».

¹ Carpus, 41, p. 13, l. 31.

² *Ibid.*, 34, p. 13, l. 9.

S'il est une heure en laquelle doit se faire sentir l'influence immédiate de l'Esprit c'est celle de la conversion. On sait le rôle que saint Paul et les chrétiens apostoliques lui reconnaissent. Les compagnons de Justin ne semblent pas lui avoir cédé même en cette heure-là. Les termes par lesquels ils désignent l'agent de leur conversion sont tous pris au droit impérial. (κέλευσις, δωρεά, χάρις)¹. Ils considèrent Dieu comme un prince qui s'attache les hommes par un ordre ou par une faveur. C'est sans doute un appel extérieur, dont quelque presbytre a été l'organe, qui a déterminé en eux cette décision. Il est vrai qu'à la question de Rusticus le proconsul : « Tes parents où sont-ils ? — Hiéras répond : Notre vrai père est le Christ, et notre mère est la foi en lui ² », phrase qui supporte une interprétation dans le sens de la théologie paulinienne et par conséquent mystique. On peut en effet la rapprocher de textes comme celui-ci : « Si quelqu'un est en Christ il est une nouvelle créature ». Mais il nous semble que les termes mêmes font allusion à cette parole de Jésus : « Celui qui fait la volonté de Dieu voilà mon frère, ma mère ³ ». Le second terme de la phrase n'a pas grand sens. Ainsi comprise cette réponse, elle aussi, est l'expression d'une piété légaliste.

Nous relevons aussi dans les Actes des martyrs de

¹ Deissmann : *Licht v. Oslon*, 275, 11.

² Actes de Justin, IV (*fin*), p. 18, l. 33.

³ Marc. 3, 35. Un chrétien de ce temps n'aurait jamais osé se déclarer le frère du Christ, et le titre de père prend une valeur toute particulière si on rappelle que la scène se passe à Rome où le droit concédait au *pater familias* une autorité presque absolue qui fait de ce nom un synonyme de *dominus* ou de κύριος.

Lyon de ces expressions qui peuvent faire croire à des expériences mystiques. « Sanctus se tenait ferme dans la confession ; la source céleste d'eau vive qui jaillissait du sein du Christ le rafraichissait et lui rendait des forces ¹ ». « Blandine est revêtue du Christ athlète grand et invincible ² ». Ce sont là des réflexions du rédacteur et non les paroles mêmes des martyrs. Ces deux cas de résistance aussi, étaient si étonnants, qu'il s'est trouvé forcé de les expliquer par un miracle. Mais ne faisons point dire aux textes plus qu'ils ne veulent dire. Les idées exprimées dans les Actes de Polycarpe nous autorisent à penser que toutes ces expressions doivent être prises à la lettre. Véritablement le Christ lutte invisible, à côté de Blandine ³ ; vraiment, une source jaillit de son sein ; personne ne la voit, mais elle n'en existe pas moins. L'évangile de Jean parlant de l'eau vive qu'il donne, cette image a été prise à la lettre. C'est ainsi que plus loin, interprétant au sens matériel la phrase de saint Paul ⁴ : « Nous sommes le parfum du Christ », le rédacteur prétend que les martyrs répandaient la bonne odeur du Christ de sorte que quelques-uns pensaient qu'ils avaient été oints de myrrhe ⁵. Ils sont déjà prêts pour le banquet céleste.

Dans la Passion de Perpétue quelques traits aussi ont une certaine couleur mystique. « Nous avons été baptisés, dit la jeune femme, et l'Esprit-Saint m'a

¹ Eusèbe, H. E., V, 1, 22, p. 24, l. 13.

² *Ibid.*, 42, p. 28, l. 10.

³ Cf. Polyc., II, 2 (*fin*), p. 2, l. 7. Le Christ se tenant près d'eux les exhortait. Cf. plus loin 51 et 56.

⁴ II Cor., 2, 15.

⁵ H. E., V, 1, 35, p. 26, l. 31.

dicté qu'il ne fallait pas demander à l'eau autre chose que la force de supporter la chair¹ ». Il s'agirait bien ici d'une révélation intérieure, si nous ne reconnaissons là une idée montaniste. Cette phrase a été, peut-être, comme certains critiques l'ont prétendu, introduite par un auteur préoccupé de mettre au compte de sa secte ce beau morceau. Dans l'autre hypothèse, il est difficile de préciser jusqu'à quel point cette expression « mihi Spiritus dictavit » n'est pas une formule qui introduit une sorte de théologoumène. Citons un second trait² « Mon frère me dit, raconte notre héroïne, — Madame ma sœur (*Domina soror*), vous êtes déjà en grande dignité, si grande que vous pouvez demander une vision et qu'il vous soit montré si votre passion aura lieu maintenant ou sera remise — Et moi qui savais que je m'entretenais avec le Seigneur dont j'avais reçu tant de bienfaits, je le lui promis avec confiance disant : « Demain je te l'annoncerai ». Cette dernière phrase pourrait être tournée au sens mystique. Mais, en fait, elle prouve au contraire que Perpétue n'est pas une nature mystique. Les vrais mystiques en effet ne sentent-ils pas immédiatement qu'ils entrent en rapport avec Dieu, n'en ont-ils pas une conviction intime qui, pour ne se fonder sur aucune preuve positive, chez ces âmes sentimentales n'en est que plus forte ? Perpétue au contraire sait qu'elle a le privilège de parler au Seigneur parce que, lui ayant adressé plusieurs fois une requête, elle a obtenu ce qu'elle demandait. Il y a eu entre elle et Dieu un simple échange de demande et de

¹ Perpétue, ch. III, p. 46, l. 13.

² *Ibid.*, ch. IV, p. 46, l. 30.

faveur. Dieu intervient dans la vie des hommes par des actes, non par son esprit. Une fois, elle était en prière et le nom de Dinocrate, son frère, lui vint sur les lèvres, inopinément : voilà une intervention de Dieu qui l'invite à implorer la grâce du pauvre malade. Il n'y a dans ce phénomène rien de mystique, ce n'est qu'un cas curieux de réminiscence ¹. Pionius lui non plus, si vive que soit sa sensibilité, si enthousiaste que soit son caractère, n'est point un mystique. Sa piété est définie avec précision dans les Actes de son martyre. « Le bienheureux Pionius avait toujours l'esprit tendu vers le Dieu tout puissant, et vers Jésus-Christ, l'intermédiaire entre Dieu et les hommes ² ». C'est-à-dire qu'il fait un perpétuel effort pour obéir aux ordres de ses maîtres célestes. Ce n'est point ainsi que parle saint Paul : « Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement, car c'est Dieu qui crée en vous le vouloir et le faire selon son bon plaisir » ; ni Pascal : « J'ai en toutes mes actions la vue de Dieu qui les doit juger » et il ajoute : « Voilà quels sont mes sentiments, et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi ³ » Pionius ne semble pas avoir connu ce que saint Paul nomme le *πνεῦμα* et Pascal la grâce.

Pour terminer cette recherche il ne nous reste plus qu'à étudier dans nos textes les phénomènes qui font penser aux phénomènes proprement « pneumatiques », les visions et les prodiges. Les actes de Polycarpe en rapportent plusieurs. Les unes sont du héros lui-

¹ Perpétue, VII, p. 49, l. 3.

² Pionius, ch. XXII, p. 74, l. 10.

³ Edit Brunshwig, p. 572.

même, les autres des spectateurs. Il convient de distinguer ces deux groupes. Car le vénérable presbytre dépasse le niveau des fidèles de Smyrne, il le laisse entendre lui-même, lorsque sur le bûcher il évite leurs mains avides de le toucher, pour contrarier leur désir superstitieux. Par sa vieillesse attardée il est un des derniers de l'âge apostolique dont il incarne avec une auguste dignité, la piété. Cette piété connaît de vifs désirs dont elle s'annonce à elle-même la réalisation par des visions. En prière, le presbytre est averti qu'il sera pris avant trois jours, il voit son oreiller consumé par le feu. C'est ainsi que saint Paul fut averti de passer en Macédoine, qu'Etienne, lapidé, voyait les cieux ouverts. — D'une autre sorte sont les signes miraculeux relatés par nos actes. Au moment où le saint entre dans le stade, une voix se fait entendre du ciel. « Fortifie-toi, Polycarpe, dit-elle, et prends courage ». Seuls les chrétiens l'entendirent¹. Mais le bûcher est allumé ; le feu alors forme comme l'image d'une barque, comme une voile gonflée par le vent qui entoure le corps du martyr. Lui, au milieu ne paraissait pas être de la chair grillée, mais du pain cuit ou de l'or et de l'argent fondu dans une fournaise et une odeur se répandait douce comme celle de l'encens ou de quelque autre parfum précieux². Enfin, dernier prodige, au moment où le soldat achève le vieillard d'un coup d'épée, le sang coule avec une force telle qu'il éteint le feu. La vision de Polycarpe prédisait l'avenir ; ces signes miraculeux n'ont point ce caractère.

¹ Polyc., IX, 1, p. 4, l. 29.

² *Ibid.*, XV, p. 7, l. 25.

La vision était sciemment une illusion des sens ; Polycarpe n'a jamais cru que son oreiller brûlait ; ces signes sont des faits et les spectateurs ne doutent pas de leur réalité. Polycarpe ne considérerait pas cette vision comme un privilège réservé à sa sainteté ; ces signes merveilleux sont le privilège des natures célestes. Pour expliquer la vision il faut user de la méthode psychologique ; on découvre aisément au contraire que ces signes sont des faits très simples que l'imagination populaire transforme en miracles. Cette voix qui se fait entendre à l'instant précis où le martyr entre dans le stade, tous les fidèles s'y attendaient. C'était l'instant précis où la passion commençait ; de même au baptême de Jésus un miracle semblable s'était produit. La vision de la barque s'explique très naturellement : une fumée lourde monte du bûcher, mollement entraînée par le vent. Les fagots, en brûlant, répandent l'odeur du pain qui cuit, la flamme courte et le bois incandescent paraissent de l'or, certains arbres d'Orient en combustion répandent l'odeur de l'encens. Il n'en faut pas plus pour persuader à ces chrétiens avides de miracles qu'une barque céleste vient chercher Polycarpe dont le corps n'est plus de la chair, mais le pain de Dieu, de l'or, tandis que se répand l'odeur du paradis. Enfin, que le sang en se répandant, éteigne le feu, cela n'a rien de miraculeux. Ainsi ces faits ne sont absolument pas « pneumatiques ». — Et les visions de Carpus et d'Agathonice le sont-elles ? Harnack, dans le commentaire qu'il a donné de ces actes ¹, l'affirme. Ceux-ci

¹ Text. und Un., III.

sont, pour lui, un document précurseur du montanisme, de cette renaissance du prophétisme chrétien primitif. Rien pourtant dans ce texte, ne nous autorise à considérer ces héros comme des enthousiastes, si ce n'est à première vue les visions en question. Lit-on, au contraire, le morceau sans idée préconçue, on est frappé d'abord du calme de Carpus. Il affirme sa foi avec une grande netteté, développe logiquement ses idées, qui s'achèment fermement vers cette conclusion : « par là tu comprends, proconsul, que je ne sacrifie pas ». Celui-ci s'emporte. Carpus sourit doucement et sa réponse est celle d'un esprit positif ¹, qui se fonde sur des preuves. Mais la vision ? Voyons de près les faits. Après que Papylus son compagnon eut rendu l'âme, « en priant avec tranquillité ² » Carpus fut ensuite cloué au poteau. Il sourit. Les assistants s'en étonnent. « J'ai vu la gloire du Seigneur, dit-il, et je me suis réjoui. Dès maintenant je suis séparé de vous et je ne participe plus à vos maux ³ ». Il n'est plus un homme, donc, il voit déjà le ciel. Agathonice s'assure alors qu'elle n'aurait qu'un pas à faire, sauter sur le bûcher pour gagner aussitôt la félicité éternelle. Oh ! si seulement elle était sûre d'y être destinée. Mais oui, elle a vu aussi la gloire du Seigneur. Plus de doute elle a reçu l'appel du ciel. Quelle est donc cette *δόξα* qu'ils ont successivement aperçue ? D'abord, la tradition enseigne que : ceux qui souffrent pour le Christ, le contemplent en mourant. Dans les Actes ⁴,

¹ Carpus, 15, p. 12, l. 6.

² *Ibid.*, 37, p. 13, l. 20 s.

³ *Ibid.*, 39, p. 13, l. 24.

⁴ Actes, 7, 55.

« Etienne levant les yeux au ciel vit la gloire de Dieu et Jésus se tenant à sa droite et il dit : Voici, je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme se tenant à la droite de Dieu ». Sur la foi de ce texte, Carpus, martyr, lève les yeux au ciel et attend que le ciel s'ouvre. Il s'ouvre en effet. Agathonice attentive à suivre les gestes et les mouvements du martyr a surpris le même fait, signe de sa vocation. Mais serrons de plus près le terme de $\delta\acute{o}\xi\alpha$. Du § 7 : « Ils sont rendus semblables à la gloire de Dieu », on tire que $\delta\acute{o}\xi\alpha$ désigne la matière dont est faite le corps de la divinité. Cette idée est directement inspirée de saint Paul¹ : Autre est l'éclat ($\delta\acute{o}\xi\alpha$) du soleil, autre l'éclat de la lune, autre l'éclat des astres. Un astre diffère d'un autre par l'éclat. Il en est ainsi de la résurrection des corps. Ils sont semés sans prix, ils ressusciteront dans la gloire, ils sont semés corps psychiques, ils ressusciteront corps pneumatiques ». Peu nous importe le sens réel de ce texte ; des esprits simples s'en souciaient peu, et n'avaient pour règle d'exégèse que leur fantaisie. Qu'on nous permette donc une hypothèse. Voilà un texte où le terme de $\delta\acute{o}\xi\alpha$ désigne d'une part l'éclat des astres et d'autre part l'éclat dont brillent les nouveaux cieux. Or Carpus sur son bûcher se croit déjà au ciel, la nature qui l'environne n'est plus la nature terrestre ; à la lumière du jour va succéder la lumière céleste, il suffit qu'un effet lumineux des rayons solaires sur les nuages se produise pour que Carpus, et avec lui Agathonice, saluent les premiers rayons de la gloire

¹ I Cor., 15, 41.

céleste. A Lyon, nous ne constatons pas davantage de phénomènes « pneumatiques ». Même là où il serait naturel d'en constater, les rédacteurs s'en abstiennent. Dans la prison quelques chrétiens qui avaient faibli se ressaisissent. N'était-il pas naturel d'en attribuer la grâce au Christ ou à Dieu ! Ce n'est point l'idée des rédacteurs : « C'est par les vivants que les morts étaient vivifiés et la jeune mère en ressentait une grande joie : ceux qu'elle avait mis au monde morts, elle les retrouvait vivants¹ ». Cette observation se fonde sur une très fine observation de psychologie ; elle prouve bien que la source de la vie religieuse, à Lyon non plus, n'est pas au ciel, mais sur la terre, au sein de l'Eglise. A Carthage, la piété, si l'on en juge par la préface de la Passion de Perpétue, semble avoir été beaucoup plus apostolique. Pourquoi, dit en substance cette préface, si les anciens exemples de foi qui témoignent de la grâce de Dieu et édifient les fidèles, font honneur à Dieu et affermissent l'homme, de nouveaux documents utiles à l'un et à l'autre but, ne seraient-ils pas mis en valeur ? Si l'on considère l'antiquité comme une raison de vénération, ils deviendront vieux à leur tour. Prétendra-t-on que la qualité de l'Esprit Saint varie avec les époques ? Eh bien ! Le Seigneur a dit : « à la fin des temps je répandrai mon esprit sur toute chair et leurs fils et leurs filles prophétiseront », et ce moment est venu. Le Saint-Esprit qui agissait dans les premiers apôtres ne cesse pas d'agir en tout temps. Les expériences faites par les martyrs sont possibles à tout fidèle : ces récits doivent permettre à ceux qui les liront d'avoir

¹ Eusèbe, V, 1, 45 et 46, p. 28, l. 23 s.

communion avec les Saints martyrs et par eux avec le Seigneur Jésus-Christ ¹. — Cet exposé, parfois obscur, tend à assimiler l'Eglise présente à l'Eglise apostolique quant aux grâces de l'Esprit ². Jugeons-en donc par les faits. Nous connaissons déjà les circonstances de la première vision. L'initiative n'en revient pas à Perpétue, mais à son jeune frère. Si la jeune femme ose demander cette vision c'est qu'elle a expérimenté plusieurs fois que Dieu lui avait accordé ses demandes. Notons déjà cette différence avec les visions pneumatiques des chrétiens primitifs et de Polycarpe encore. Elles étaient inattendues, et l'on en trouve toujours la cause dans un état de trouble sentimental profond. Perpétue, au contraire est toute calme, elle s'attend à être renseignée dans la nuit même. Mais c'est son jeune frère qui nous instruit sur les idées du milieu. « Tu es déjà en grande dignité, de sorte que tu peux demander une vision dit-il, à sa sœur ». Ainsi ces inspirations ne sont pas accordées à tous. Elles sont l'apanage d'une certaine dignité. C'est la situation que l'on occupe dans l'Eglise qui en quelque sorte y donne droit. La vision de Dinocrate nous permet encore de distinguer ces phénomènes psychologiques de ceux de l'Eglise primitive. « Peu de jours après, tandis que nous sommes tous en prières, tout à coup au milieu de la prière, je me mis à parler et nommai Dinocrate : je fus très étonnée que ce nom ne me soit venu qu'alors à l'esprit, je compris aussitôt que j'étais digne de prier et que je devais prier pour lui ³ ». Que le mécanisme de ce phénomène psycholo-

¹ Pass. Perp., I (*fin*), p. 45, l. 22 s.

² Cf. aussi les dernières lignes de la Passion.

³ Perpétue VII, p. 49, l. 6.

gique soit identique à celui du parler en langues ; c'est possible. Nous n'avons pas à l'examiner ici. Mais il est certain que Perpétue elle-même ne prétendait pas avoir ce don. Les « langues » étaient un langage inarticulé, mystérieux, celui de Dieu même, tandis que la jeune femme prononce distinctement le nom de Dinocrate, et loin d'attribuer à Dieu ce phénomène, elle se demande pourquoi elle n'a pas pensé plus tôt à son malheureux frère et se met à supplier Dieu en sa faveur. Elle est très persuadée que sa situation de martyre lui confère une dignité nouvelle, aussi n'attribue-t-elle pas à l'Esprit de Dieu le phénomène mais il est le signe qu'elle vient d'acquérir une nouvelle dignité. Il semble que depuis sa première vision, Perpétue se soit faite à l'idée de son jeune frère qui lui disait : « Tu as déjà assez de mérite pour demander une vision ». Et même, ce sont maintenant ses dons surnaturels qui l'avertissent de sa dignité¹.

Nous retrouvons dans l'épisode du soldat Basilide la même idée religieuse que les visions distinguent les personnalités de mérite. C'était un païen, qu'importe ; il a vu dans son sommeil Potamiaena lui placer sur la tête la couronne immortelle, l'Eglise n'hésite pas à le baptiser. Quant à la nature de la vision, si nous avons pu hésiter à propos de celle de Perpétue parce que celle-ci est dominée par une très forte émotion capable de créer toutes sortes de troubles

¹ Sur les visions, Satorus ne nous dit rien. Il pensait sans doute comme Perpétue. A son arrivée au paradis un évêque et un presbytre se jettent à ses pieds. Ce petit fait prouve qu'il a, lui aussi, le sentiment de la supériorité que lui donne sa situation de martyr.

psychiques, nous pouvons sans doute affirmer que nous avons affaire ici à un rêve qui s'explique comme tous les rêves par les événements des jours précédents. C'est la nuit que Potamiaena apparaît ¹. Sa beauté et son malheur ont fait impression sur le soldat. Elle lui a promis d'intercéder pour lui auprès de son Dieu, et le païen pour qui tous les dieux sont puissants n'a pas méprisé cette promesse. De même les jours suivants beaucoup d'habitants d'Alexandrie se sont convertis pour avoir vu, eux aussi, Potamiaena en songe (καθ' ὕπνου) les appeler. Déjà s'annonce le temps où les révélations de Dieu ne seront plus le privilège et le caractère distinctif des personnes sacrées, mais le bien de tous les fidèles. Il y eut beaucoup de songes religieux que le bon sens ne pouvait plus attribuer à la divinité. Alors on distingua. Monique assurait qu'elle pouvait reconnaître à un certain goût dans la bouche une véritable révélation d'un simple rêve ². — Les actes de Pionius nous rendent aussi sensible cette décadence dans la vie de l'esprit. Polycarpe avait été averti de son martyre par une vision. Pionius, le jour anniversaire de ce martyre, vit qu'il fallait qu'il fût pris ce jour-là ³. Plus d'intuition, mais une certitude qui vient de la superstition. Autre signe de décadence : empruntant les termes de l'Evangile de Jean, Pionius parle de la vie (τὸ ζῆν), de la vraie lumière τὸ φῶς τὸ ἀληθινόν ⁴. Mais il ne les prend plus au sens mystique de l'évangéliste. « Moi aussi je dis qu'il est

¹ Eus., VI, 5, 6, p. 58, l. 18.

² Aug. : *Confess.*, VI, 13, 23.

³ Pionius, II, 2, p. 59, l. 15.

⁴ *Ibid.*, V, 4, p. 63, l. 14.

beau de vivre, mais la vie que nous désirons est meilleure ; la lumière aussi est belle, mais nous désirons la vraie lumière. Toutes ces choses-là (celles de la terre) sont belles, et ce n'est pas parce que nous avons envie de mourir ou que nous haïssons les œuvres de Dieu que nous les quittons ; mais parce que d'autres biens les dépassent, nous méprisons ceux-là qui nous trompent ». Ainsi vivre, avoir la lumière éternelle, ces termes ne s'appliquent plus à la vie intérieure, mais à la vie d'en haut, toute brillante d'une clarté, dont la lumière de cette terre n'est qu'une imitation. — Ce qui n'a pas changé toutefois, c'est l'esprit des fidèles de Smyrne. Nous leur retrouvons le même goût du miraculeux ¹. De même que leurs ancêtres avaient vu se glorifier sous leurs yeux le corps de Polycarpe, ils contemplent la transformation de Pionius. « Lorsque le feu eut fini de le consumer ceux de nous qui étaient présents virent son corps devenir comme celui d'un athlète en pleine vigueur et paré. Ses oreilles devinrent épaisses, des cheveux lui vinrent sur la peau du crâne ², son menton fut comme paré de violettes en fleurs, de plus son visage se mit à rayonner ». Il est inutile d'expliquer cette illusion. Le martyr, répétait-on alors, est l'athlète de Jésus-Christ. Ils ont une fois de plus pris à la lettre ce qui n'était qu'une image.

¹ *Ibid.*, XXII, 2, p. 74, l. 15.

² Pionius était sans doute chauve.

CHAPITRE VI

Nos héros sont-ils des pessimistes. — Jugement général.

Avons-nous noté, sans en omettre aucune, toutes les dispositions morales de nos personnages ? Il nous le semble, mais il convient maintenant de prévenir quelques erreurs séduisantes qui risquent de se former à une lecture superficielle de ces textes. A première vue, ces hommes qui ne tremblent pas devant la mort, qui quelquefois même la recherchent, paraissent être des pessimistes, surtout si l'on part de l'idée que les chrétiens s'opposent en tous points aux païens et que chez ceux-ci précisément le goût de la vie est le sentiment dominant. Les martyrs sont-ils, comme l'Eudore de Chateaubriand, de ces âmes lassées de vivre, avides du repos céleste et éternel parce qu'elles connaissent la vanité des efforts que l'homme fait pour aimer et pour comprendre, ou parce qu'elles se sentent des aspirations qui ne trouvent pas en ce monde leur satisfaction ? « Le pessimisme des chrétiens primitifs en ce qui concerne le monde, dit

Harnack¹, ne sera jamais exagéré. Marcion nommait ses partisans, *συνταλαίπωροι καὶ συμμιτούμενοι*. Origène disait: « Le véritable jour de naissance des chrétiens est le jour de leur mort »... Ce mépris du monde est le mobile d'une révolution qui voulait renverser le Polythéisme et établir le règne de Dieu et du bien ». Lorsqu'on borne ses recherches à nos textes on ne se sent pas autorisé à une affirmation aussi catégorique, et remarquons déjà que le grand critique ne cite à l'appui de sa thèse que Marcion et Origène ; de ces deux penseurs, l'un est un gnostique décidé, et l'autre un gnostique demeuré dans l'Eglise.

Le pessimisme, à le juger en général, procède de deux causes : un jugement sur le monde qui le déclare mauvais ou un sentiment de faiblesse intime. Il est la philosophie soit d'esprits désabusés, soit d'âmes sans ressort. Trouvons-nous dans les premiers martyrs l'un ou l'autre de ces traits ? — Il semblera d'abord incontestable qu'ils méprisent le monde présent. Pourtant ce concept du « monde » si l'on y réfléchit, n'est pas populaire. Il serait étonnant que des esprits simples se fussent élevés à une idée aussi générale ou eussent dans l'âme une impression aussi globale. Dans l'évangile de Jean qui est un écrit populaire, on trouve bien l'idée du *κόσμος* mais n'oublions pas qu'il est l'œuvre d'un génie religieux qui dépasse son temps et tous les temps. Pourtant, dira-t-on, les actes des martyrs contiennent en grand nombre des invectives contre la société païenne, des cris de joie en quittant ce monde. N'oublions pas précisément que ce sont des actes de martyrs, que les héros y souffrent

¹ Miss. I, 85, p. 1.

et que la douleur déforme les sentiments de la vie normale. Leurs paroles déforment souvent leur pensée. Ils n'ont pour les païens aucune répulsion. Leur opinion est que ces pauvres gens se trompent ¹, qu'ils sont quelquefois possédés du démon ². C'est ce démon, agent mystérieux de toutes les persécutions qui est le véritable adversaire ; mais une Perpétue, un Satorus, une Blandine se montrent si heureux d'acquérir du mérite par leurs souffrances, ils sont si triomphants dans leur victoire qu'ils pensent probablement que Dieu le laisse agir pour l'intérêt des élus. Est-ce là du pessimisme ?

Il est certain que les premiers chrétiens vivaient dans l'attente fiévreuse d'un bonheur éternel, mais quelle était la nature de ce bonheur ? Il était fait de biens matériels et moraux qui étaient refusés à ces pauvres gens. Le ciel qu'ils rêvaient, était une terre meilleure. Rappelons-nous la grappe de Papias ; Agathonice était pressée de prendre sa part des repas célestes ³, les chrétiens de Lyon appellent Blandine une fiancée. Mais nos textes nous offrent peu de descriptions de l'au-delà. Nous ne pouvons compter que sur des indices. Relevons-en un. On connaît le célèbre texte de saint Paul ⁴ : « Ce sont des choses que l'oreille n'a pas entendues, que l'œil n'a pas vues, qui ne sont pas montées au cœur de l'homme ». L'apôtre veut parler de la sagesse mystérieuse dont-il réserve aux parfaits la révélation. Quelle est cette

¹ Actes de Carpus. Papyrus, Agathonice, 20, p. 12, l. 23.

² H. E., V, 1, 6, p. 21, l. 2.

³ Actes de Carp., Papy., Agathon. 42, p. 14, l. 1 et s.

⁴ I Cor., 2, 9.

sagesse ? C'est celle qui traite des mystères du monde céleste, du nombre des cieux, des légions d'anges. Les rédacteurs des Actes de Polycarpe, en introduisant dans ce texte le petit mot « ἀγαθόν », en altèrent le sens premier. Saint Paul parlait d'un monde intelligible où rien ne frappe les sens ; car, ils font allusion à un monde supérieur à cette terre, aussi matériel qu'elle, mais paré de richesses cachées aux mortels et qui dépassent toute imagination. Des hommes en possession d'une si séduisante espérance, s'ils étaient fatigués de cette terre, c'est-à-dire pessimistes, ne se tiendraient plus d'impatience et courraient au devant de la mort. En fait quelques chrétiens se sont ainsi suicidés. Mais ce sont des cas isolés et la sévérité avec laquelle ils sont jugés prouve assez qu'ils contrariaient les sentiments de la majorité. Au début des Actes de Polycarpe, le héros est loué de ce qu'il a attendu d'être livré. Quintus, au contraire, est blâmé de s'être livré lui-même¹. Mais il nous est possible de retrouver les raisons directes de ce blâme². « Heureux et nobles les martyrs qui se sont passés selon la volonté de Dieu. Car il nous faut prendre bien garde de laisser à Dieu son pouvoir sur toutes choses³ ». La première raison est donc qu'il faut se soumettre à la volonté de Dieu et ne pas forcer sa décision. Une seconde, c'est que ces enthousiastes manquent de charité. « Il est d'un amour véritable et sûr de vouloir se sauver non seulement soi, mais aussi tous les frères ». Que ces égoïstes soient sauvés, cela n'est pas certain (βεβαίως)⁴.

¹ Polyc., ch. IV, p. 3, l. 1 et s.

² *Ibid.*, IV, οὐκ ἐπαينوῦμεν, p. 3, l. 5.

³ *Ibid.*, II, 1, p. 1, l. 16.

⁴ *Ibid.*, I, 2, p. 1, l. 13.

Car un des traits de la félicité chrétienne c'est d'être sauvé, mais il faut être sauvé avec les frères. Perpétue et ses compagnons sont peïnés de mourir avant Félicité ; ils prient Dieu pour qu'il ne laisse pas une amie si bonne en arrière sur la route de la même espérance¹. Quand le soldat Basilide se met de son plein gré dans le cas d'être arrêté, « ses frères selon Dieu viennent vers lui et demandent la raison de cette détermination soudaine et étrange² ». Ils n'admettent pas que l'on renonce à la vie. Dans une vision, Perpétue dit à Saturus : « Grâces soient rendues à Dieu ; de même que j'ai été heureuse sur la terre, je le suis ici encore davantage³ ». Pour cette jeune femme, le ciel est l'asile du bonheur parfait, mais ce bonheur commence déjà sur la terre. — Pionius préfère le ciel à la terre, mais ne prétend pas pour cela que la terre soit mauvaise. « Ecoutez-nous, Pionius, lui dit la foule, car nous t'aimons, pour beaucoup de raisons tu es digne de vivre à cause de ton caractère et de tes vertus. Il est beau de vivre et de voir cette lumière. — Il leur répondit. — Moi aussi je dis que la vie est belle, mais la vie que nous désirons est meilleure, la lumière aussi est belle, mais c'est la lumière véritable que nous désirons. Toutes ces choses sont donc belles. Si nous les quittons, ce n'est pas que nous voulions nous suicider, ou que nous haïssions les œuvres de Dieu, mais d'autres grands biens qui les dépassent nous font mépriser ceux qui nous en séparent⁴ ». Ici le sentiment chrétien s'exprime avec une utile précision.

¹ Perp., ch. XV, p. 53, l. 13.

² Eusèbe, H. E., VI, 5, 6, p. 58, l. 19.

³ Perp., XII, p. 52, l. 19.

⁴ Pionius, V, 3-5, p. 63, l. 14.

Si l'on vient au christianisme ce n'est pas par dégoût de la vie, c'est au contraire dans le désir de biens plus hauts, plus complets que la vie présente n'en offre. Ce que l'on prend pour du pessimisme n'est en réalité que le courage de sacrifier tout pour s'assurer des biens plus précieux.

Mais le pessimisme peut procéder encore d'une certaine faiblesse d'âme, d'un sentiment d'impuissance, d'un mépris profond de la nature humaine en général et de soi-même en particulier. Les chrétiens du peuple ont-ils connu ce sentiment ? Nos textes nous permettent d'affirmer qu'ils ne l'ont pas connu. Les Actes de Polycarpe n'émanent certes pas d'âmes découragées ou déterminées à se haïr. On y respire d'un bout à l'autre l'orgueil et l'énergie. Les chrétiens sont une race vigoureuse aimée de Dieu, qui honore Dieu ¹, la race des justes ². Ils ne se lassent pas d'admirer le grand âge, la haute taille, l'air auguste de leur évêque Polycarpe. Il faut bien que les païens reconnaissent que la différence est grande entre les infidèles et les élus ³. Avec quel orgueil tous les martyrs proclament devant le juge qu'ils sont chrétiens. « Mon premier nom, et mon nom préféré, dit Carpus, est « chrétien » ; si tu demandes mon nom de ce monde, c'est Carpus ». Ils ne manquent pas d'exprimer aux païens leur mépris. Tantôt ils les plaignent. « Crois-moi, consulaire, la vanité de vos convictions n'est pas petite » (ἐν ματαιότητι ἐστε οὐ μικρῇ) ⁴. Tantôt ils les bra-

¹ Polycarpe III, p. 2, l. 28.

² *Ibid.*, XVII, p. 8, l. 8.

³ *Ibid.*, XVI, 1, p. 7, l. 33.

⁴ Actes de Carpus, Papyrus, Agathonice, 20, p. 12, l. 24.

vent, en leur apprenant qu'ils n'ont jamais eu de leur vie rapport avec leurs dieux, c'est-à-dire avec eux. « Depuis ma jeunesse je sers Dieu, dit Papyllus, et je n'ai jamais sacrifié aux idoles, mais je suis chrétien tu ne peux apprendre de moi rien de plus ». Sanctus, à toutes les questions que le juge lui pose, s'obstine à répondre : « Je suis chrétien ». Voilà ce qu'il dit au lieu de dire son nom, sa ville, son pays. Perpétue fait remarquer au centurion, leur gardien, qu'elle et ses compagnons sont des condamnés de distinction puisqu'ils sont réservés pour l'anniversaire de César (*noxii nobilissimis, Cæsaris scilicet et natali ejusdem pugnaturis*)¹.

Dans l'arène leur attitude n'est certes pas celle de victimes volontaires et douces, c'est celle de combattants pleins de vigueur assurés de remporter une éclatante victoire. « Le jour de leur victoire brilla, et ils marchèrent de la prison à l'amphithéâtre comme s'ils allaient au ciel, la joie illuminait leur visage. Si peut-être ils tremblaient c'était de joie, non de crainte. Perpétue suivait, marchant dans la lumière, comme l'épouse du Christ, comme une élue de Dieu : l'énergie de ses regards faisait baisser tous les yeux² ». Bientôt elle dansera (*psallebat*) comme pour piétiner à l'avance la tête de l'Egyptien de ses visions. Ils dominent les supplices par une sorte de royauté. Saturninus déclarait vouloir s'exposer à toutes les bêtes : pour mériter une couronne plus glorieuse..... Satorus au contraire, avait les ours surtout en horreur ; il pressentait qu'il succomberait à une seule

¹ Perpét., XVI, p. 54, l. 1.

² *Ibidem*, XVIII, p. 54, l. 15.

morsure de léopard. C'est pourquoi le veneur qui l'avait attaché à un sanglier, blessé par la bête mourut après les fêtes. Saturus ne fut que traîné. Quelques instants après il était égorgé d'un coup de dent par un léopard. Après le combat, Perpétue, qui semble n'avoir rien senti de ses tortures, doit diriger elle-même sur la gorge la main du gladiateur qui donne le coup de grâce. « Peut-être, ajoute le rédacteur, une telle femme que l'esprit immonde redoutait, ne pouvait-elle périr, que si elle-même y consentait ¹ ». Nous avons déjà remarqué que les martyrs sont présentés comme forts d'une force qu'ils n'empruntent pas à Dieu, mais qui leur est naturelle. Il y a en eux une puissance de vie qui étonne tout le monde. Ce sont des héros, des demi-dieux. Mais pourquoi insister davantage. Les Actes de Polycarpe, de Lyon, de Perpétue, pour ne parler que des plus célèbres, laissent-ils la même impression que la mort d'Eudore dans les Martyrs de Châteaubriand. Elle est certes pessimiste, la joie douce et calme de ce chrétien romantique, qui se sent en exil sur la terre. Délivrons-nous de cette impression littéraire nous serons touchés par l'héroïsme, l'énergie, la vaillance avec laquelle les chrétiens du peuple authentiques veulent une vie pleine, haute et sainte, un bonheur plus précieux que celui des païens. Comme ceux-ci ils sont optimistes ; ils ne diffèrent que de qualité.

Au terme de notre étude, il ne nous reste plus qu'à grouper les traits de notre analyse et à composer comme une physionomie morale de nos personnages.

¹ *Ibidem*, XXI, p. 56, l. 30.

Nous avons constaté que la piété des premiers chrétiens n'est pas indépendante. Expliquons-nous. Pour les doctrines ils s'attachent à tout un ensemble de vérités révélées qu'ils trouvent dans l'Ancien Testament et dans la tradition. Quant à leur conduite morale, elle n'est pas spontanée ; ils obéissent à des ordres, qu'ils admettent sans les discuter. Ces traits nous indiquent qu'ils n'ont point encore découvert en eux-mêmes un principe directeur de la pensée et de l'action.

Nous avons constaté aussi que ce ne sont point des mystiques. Leurs rapports avec Dieu ou avec le Christ vont de personne à personne, non d'âme à âme. La divinité et l'homme ne se pénètrent jamais. Ces trois caractères nous permettent d'affirmer que dans leur piété la forme sociale de la Religion n'a pas encore été remplacée par la forme personnelle et intérieure. Leur mentalité est encore dominée par l'idée de la race, plus ou moins organisée en cité qui avait déterminé toute la vie religieuse et morale de l'Antiquité. Ce qui le prouve c'est le sentiment très vif qu'ils ont de former le peuple de Dieu, la race des chrétiens. Tels, les chrétiens populaires nous apparaissent comme des chrétiens qui ont déterminé l'évolution du Christianisme dans le sens du catholicisme.

Mais ils font aussi prévoir des temps nouveaux. Avec eux apparaît dans les classes populaires, le sens de la personnalité. Il se trahit d'abord par le désir passionné d'un bonheur plus complet, que nos textes ne nous laissent pas préciser. L'idée en était peut-être très matérielle, quelquefois, mais elle devait varier avec les individus ; tous attendaient la « justice »,

mais ils se la représentaient sous des traits différents. Par dessus tout, ils tenaient à la vie. On ne saurait trop le répéter, les chrétiens sont très décidés à vivre. Leur dieu est un dieu puissant qui leur garantit la vie. La vie pour eux cela comporte la satisfaction de tous les désirs du cœur et de la conscience ; en un mot de leur personne ; ils s'en font une conception beaucoup plus variée et plus morale que personne de leur temps. Si l'on admet avec nous que l'effort suprême du Créateur est de créer des êtres toujours mieux organisés, en constatant l'étonnant équilibre, et la merveilleuse santé de leur âme, sa vigoureuse jeunesse, on reconnaîtra en eux comme l'apparition sur la terre d'une nouvelle race humaine. Comment a-t-on pu les accuser d'être des faibles, des timides, qui se plaisent à l'idée de la mort ? Ne voit-on pas au contraire que pour résister comme ils le font, il faut une étonnante santé, non seulement de corps, mais aussi d'esprit, c'est-à-dire d'imagination et de raisonnement, d'imagination pour que les couleurs de l'au-delà ne soient pas effacées par la douleur, de raisonnement pour que les raisons de leur foi ne soient point mises en déroute par la souffrance.

Tentons de les situer maintenant dans toute l'évolution de la piété. Ils viennent immédiatement avant ces libres personnalités affranchies de la tutelle sociale, qui ne se sentent point enfermées en elles-mêmes mais mises en communication avec Dieu par leur conscience d'abord, puis par le sentiment mystique qui nous révèle que nous vivons en lui. Ces personnalités se formeront lentement au cours de l'histoire,

en des lieux ignorés ; tout à coup elles se grouperont en une Eglise nouvelle au temps de la Réforme. Ils viennent après ces âmes païennes, qu'il nous reste à définir avant de terminer cet essai, d'après les renseignements que nous donnent nos textes.

CHAPITRE VII

Les païens. — Leur piété

Une vue d'ensemble sur le paganisme au début de l'ère chrétienne nous est donnée par Wilamowitz. Nous ne pouvons mieux faire que de le citer ¹

« En fait les anciens dieux avaient perdu toute signification. Leur valeur n'était que conventionnelle et même leurs fêtes étaient en décadence ; les écoles de philosophie ne valaient guère mieux. Mais maintenant le Sauveur était venu. L'empereur était au sentiment du monde grec reconnaissant le dieu qui sauve le σωτήρ et on exprime avec enthousiasme la reconnaissance avec laquelle on salue la bonne nouvelle (εὐαγγέλιον) de son apparition (ἐπιφάνεια). C'est à cette époque que ces expressions ont été frappées. Jusque dans les villages éloignés on égalait la personne du souverain et celle de ses parents à celle des anciens dieux à Demeter, Artémis ou Zeus. C'est grâce au culte des empereurs que ces noms devenus vides reçurent de nouveau un contenu »...

¹ *Geschichte der Griechischen Religion*, p. 23, dans le *Jahrbuch des Freien deutschen Hoch stifts*, 1904.

« Ainsi le culte impérial est l'élément capital de la religion. Le nier c'est aussi grave que dans les petites républiques autrefois l'était de nier les *πάτριαι θεοί*. Toutes les autres divinités auxquelles l'état ou les villes rendent un culte se subordonnent à celui-là. Tous les dons de la civilisation, depuis la sécurité de la vie physique jusqu'aux plus hautes jouissances de l'esprit apparaissent comme des dons de la divinité qui est immanente dans le Royaume et qui à ce moment-là est personnifiée dans l'Empereur, son génie et sa fortune. Ce n'est pas au gras plébéen, avec son double menton, T. Flavius Vespasien, que pense le légionnaire ou le fonctionnaire municipal quand il sacrifie à l'Empereur. Ainsi, refuser de sacrifier est une trahison. Les chrétiens ont pleine conscience de rompre avec la *πολιτεία τοῦ κόσμου*. Ils se sentent les citoyens d'un autre royaume. Il était naturel qu'ils parussent être des athées, car en niant le culte de l'Etat ils niaient tous les dieux qui n'existent que grâce à l'Etat ».

Ce jugement porté par un savant qui connaît si profondément l'époque hellénistique est très précieux. Relevons-en quelques traits caractéristiques. Le culte de l'Empereur doit d'abord sa vogue aux bienfaits de l'administration romaine. Quand les légions s'étaient rendues maîtresses d'une province elles imposaient partout la paix, dissipaient l'anarchie, entreprenaient de grands travaux qui rendaient la vie plus facile : tous ces bienfaits tant moraux que matériels manifestaient la bonté de cet être dont les soldats portaient l'image au front de leurs troupes, et comme il habitait très loin au-delà de la mer dans l'or du couchant, sa

personne était entourée de mystère. Le mystère et la bonté suffisent pour faire un dieu. Il la doit ensuite à la puissance redoutable de ses légions auxquelles personne ne résistait victorieusement. Toute manifestation imposante d'une qualité quelconque est considérée comme une preuve de divinité. Paul était éloquent, Barnabas avait belle prestance : les habitants de Lystre les ont pris pour Hermès et pour Zeus. Car il y avait alors comme un besoin d'adorer des hommes. Tibère, Germanicus, Drusus, Claude, Néron même ont leur culte spécial. Ces cultes sont, il est vrai, très éphémères quand ils ne sont pas officiellement consacrés ¹, ils n'en sont pas moins un signe des temps. Des associations privées se forment pour entretenir le culte de tel empereur ou de tel membre de la famille royale ².

Revenons maintenant à nos textes et interrogeons-les au sujet de ce culte impérial. L'impression que la page de Wilamowitz voulait nous laisser s'efface ; nos textes nous transportent tour à tour dans des provinces différentes, où nous voyons que le culte des empereurs est interprété selon les milieux d'une façon particulière et n'est pas l'objet d'une piété également chaude. A Smyrne d'abord, la ville de Polycarpe, ce culte était honoré par convenance par la bourgeoisie. « Qu'y a-t-il de mal, disent Hérode l'irénarque et son père Nicètes, à dire Κύριος Καῖσαρ, à sacrifier, à accomplir les rites pour sauver sa vie ³ ? » C'est pour eux un acte nécessaire, mais qui n'a pas de conséquences. La

¹ Pline : *Lettres* X, 70 (75), 71 (76).

² Il y a des Γερμανικεῖα, etc. Cf. Beurlier, *Essai sur le culte rendu aux empereurs romains*, Paris 1890.

³ Polyc. VIII, 2, p. 4, l. 18.

foule professe-t-elle la même piété opportuniste ? Non ; il ne semble pas que pour elle, le culte de César soit le plus important de tous. Ce qu'elle reproche à Polycarpe, c'est de mépriser tous ses dieux¹. Le Paganisme, s'il ne vit plus dans les classes semi-cultivées que par le culte de César, dans les basses classes vit vigoureusement par lui-même. Il est permis de supposer même que le culte n'y emprunte sa vie que de celle de la religion en général, bien loin que ce soit lui qui vivifie le reste de la religion. Les chrétiens diviniserait volontiers Polycarpe, si leur religion ne le défendait, Nicètes et Hérode ont peur que les fidèles ne commencent à adorer le martyr², et les mêmes, avaient admiré en l'arrêtant, son âge vénérable et son air imposant : autant d'indices d'une disposition à diviniser les hommes particulière à ces populations. Il n'est pas étonnant qu'un culte adressé à un homme fut vivant par là, mais il n'était pas plus vivant que les autres. A Pergame, nous ne constatons pas non plus cette prépondérance. « Tu connais les prescriptions des Augustes, dit le proconsul à Carpus, qui vous ordonnent de vénérer les dieux qui gouvernent toutes choses³ ». Plus loin le proconsul assimile les Augustes aux dieux. « En te permettant tout ce bavardage je t'ai amené au blasphème des dieux et des Augustes⁴ ». Le texte de loi en vertu duquel Justin et ses compagnons sont condamnés à la peine capitale est ainsi libellé : « Que ceux qui ne veulent pas

¹ Polyc., XII, 2, ὁ τῶν ἡμετέρων θεῶν καθαιρέτης, p. 6, l. 10.

² Polyc., XVII, 2, p. 8, l. 16.

³ Actes de Carpus, 4, p. 11, l. 5.

⁴ *Ibidem*, 21, p. 12, l. 25.

sacrifier aux dieux et observer les ordres de l'Empereur, soient fouettés puis punis de la peine capitale ¹ ». Et le procès a lieu à Rome, au centre même de l'Empire. Pourquoi donc le culte de l'Empereur y est-il moins vivant qu'en Asie-Mineure ? Parce que les tendances religieuses des Romains ne sont pas les mêmes que celles des Asiatiques. A Smyrne les fidèles s'empressent autour du corps de Polycarpe. Ils veulent « toucher son corps sacré » (κοινωνῆσαι τῷ ἁγίῳ αὐτοῦ σαρκί) ². A Rome, au contraire, quelques fidèles ayant pris en cachette les corps des martyrs les placèrent dans un lieu convenable ³. Ils n'ont que le souci d'accomplir un devoir pieux. Là une tendance à diviniser les hommes, ici le respect dû à des héros. A Carthage non plus le culte des Empereurs n'a pas le même caractère qu'à Smyrne ou à Pergame : le proconsul le présente isolé. « Nous aussi, dit-il, aux martyrs scillitains, nous sommes religieux, et notre religion est simple, et nous jurons par le génie de notre Seigneur l'Empereur et nous faisons des prières pour son salut ⁴ ». Pourquoi cette fois présenter à ces sujets rebelles une religion aussi simplifiée ? Pour l'expliquer nous sera-t-il permis de donner une impression au lieu d'un fait ? La sécheresse des réponses des Scillitains, leur caractère exclusivement moral nous indiquent que le sentiment religieux n'était pas très vivant dans le milieu de Speratus et de ses compagnons. Les dieux romains n'avaient jamais sans doute été très populaires dans la campagne carthagi-

¹ Justin, V (*fin*), p. 19, l. 26.

² Polyc, XVII, p. 8, l. 13.

³ Justin, VI, p. 19, l. 32.

⁴ Scillit., p. 34, l. 9.

noise. Le proconsul n'exige de leur loyalisme que l'acte religieux indispensable. Car jurer par le génie de l'Empereur c'est faire un serment particulièrement solennel. Dans les municipes, les magistrats prêtent serment non pas par les dieux de la localité, ni par les dieux immortels du paganisme classique, mais par Jupiter, par les divins Augustes et par les Pénates ¹. De même Hilarianus ne demande à Perpétue qu'un sacrifice « pour le salut des Empereurs » ². L'Empereur n'est même plus divinisé. Saturninus n'avait pas demandé un serment par l'Empereur mais par son « Genius ». C'était tout différent. Le « Genius » était un témoin et un gardien de la vie de chacun, invisible, toujours présent, instruit non seulement des actions mais encore des pensées. Outre le génie individuel les païens du III^e siècle connaissaient encore une foule d'autres génies, celui de leur famille, de leur cité, le génie de l'Empereur, le génie du peuple romain ³. Ils ne divinisaient pas proprement un homme, mais distinguaient en l'homme, par une croyance bizarre, l'être terrestre et l'être céleste, celui-ci étant comme l'idée platonicienne de celui-là. — Enfin Pionius n'est pas conduit devant la statue de César, mais au Neméséion ; il est contraint à faire un sacrifice, et le proconsul lui assure que les païens adorent tous les dieux, que pour eux Zeus est le plus grand de tous ⁴. L'obligation religieuse n'a pas pour objet le culte des Césars ⁵. Que conclure de tous ces faits ?

¹ J. Réville : *La Religion sous les Sévères*, p. 32.

² Perpétue et Felic., chap. VI, p. 48, l. 20.

³ J. Réville, *op. cit.*, 42, 43.

⁴ Pionius, XIX, 6 et s., p. 72, l. 23.

⁵ Sur ce sujet, consulter Toutain : *Les cultes païens dans l'Empire romain*, vol. I.

Une chose est claire, nous semble-t-il : le culte des Césars n'a pas eu parmi le peuple, si toutefois les faits que nous alléguons sont un peu représentatifs, la vogue que Wilamowitz lui assigne. Que pour l'administration romaine il ait été un excellent moyen de gouvernement, que les classes semi-cultivées l'aient préféré à tous les autres, à cause de sa nouveauté, de ses avantages politiques, de son air raisonnable, c'est clair. Mais le peuple tenait encore à ses antiques dieux. C'est à eux qu'il assimile le César ; il ne fait que lui donner une place dans son Panthéon et ainsi le culte de César ne nous apparaît pas comme une expression originale de la piété populaire. Mais il nous témoigne d'abord d'une tendance très forte à considérer les dieux comme des personnes semblables aux hommes, et cela constitue un progrès sur le paganisme antique qui était panthéiste, — ensuite d'une tendance à diviniser ce qui est bienfaisant. La religion évolue dans le sens de la bonté. Par la création d'un tel culte le paganisme se rapproche du Christianisme.

On est généralement très disposé à considérer le culte de César comme le culte dominant de l'époque parce qu'il offre un type de Religion monothéiste qui semble très semblable à la religion du Royaume de Dieu. Notre critique, si elle est fondée, semble obscurcir encore davantage la question des origines du monothéisme. Et à ce propos, on nous a sans doute reproché, de n'avoir point parlé de cette question dans la description qu'on vient de lire de la piété chrétienne populaire. On considère volontiers le monothéisme comme une création spontanée du sentiment

religieux, comme relevant de la piété ; il aurait été de notre sujet, estime-t-on peut-être, d'en montrer la racine. Or nous venons précisément de constater que les classes populaires étaient restées foncièrement polythéistes. Nous n'affirmerons point certes que les chrétiens populaires le sont aussi, mais nous pressentons que le monothéisme n'est point un élément générateur de leur piété. Ils ne sont point venus au Christianisme après avoir fait une critique serrée du paganisme polythéiste, mais cette religion ne disait plus rien à leur âme qui était faite pour la religion nouvelle. C'est pourquoi ils ont quitté l'une pour l'autre, guidés par l'instinct de leur cœur. Ce n'est pas le néant du paganisme, c'est l'excellence du Christianisme qui les a déterminés à changer de religion.

On pourrait définir les premiers chrétiens des hommes qui prennent conscience de leur dignité d'homme et de leur valeur impérissable. Le polythéisme ne peut être la religion de personnalités conscientes, car il divise la nature en royaumes, et partant il divise aussi l'homme. Le Christianisme offre aux hommes un Dieu de l'homme, ce Dieu est le plus haut de tous par ses sentiments et ses attributs, il est donc aussi le plus puissant et il attire à lui les âmes nobles qui soumises à ces dieux immoraux Gréco-Romains souffraient du plus dégradant des esclavages et méprisant leurs maîtres ne se sentaient plus en sécurité. Le Dieu du Christianisme leur apparaît comme un vainqueur dont la puissance est souveraine : les autres dieux sont rabaissés à la condition de démons et sont anéantis. Il est très difficile de préciser l'idée que les chré-

tiens se font des dieux païens. Il apparaît évident, après avoir lu ces textes, qu'ils sont considérés comme des puissances écrasées, redoutables encore parce qu'elles essaient d'entraîner dans leur ruine les pauvres hommes qui ont été si longtemps leur proie. Ainsi on ne peut guère parler pour les chrétiens du peuple de monothéisme au sens strict du mot. Il ne faut point dire : ces hommes sont monothéistes, c'est pourquoi ils sont chrétiens ; mais ils sont chrétiens c'est pourquoi ils sont monothéistes ; et ils le sont un peu à la façon du peuple d'Israël pour qui Jahwé n'était pas le seul Dieu, mais le dieu qui seul fût puissant et digne d'être adoré.

DEUXIÈME PARTIE

Les rapports des chrétiens avec les païens

CHAPITRE PREMIER

Les proconsuls. — Le peuple

C'est le privilège de nos textes que de fournir matière à cette question. Eux seuls nous transportent vraiment au cœur du grand conflit religieux dont l'issue fut la victoire du Christianisme. Sans doute les païens se sont maintes fois, et dans des traités spéciaux, prononcés sur la religion nouvelle. Mais Celse, Lucien, Porphyre sont des philosophes ; les griefs relevés par eux intéresseront toujours ceux qui feront de la critique du point de vue philosophique ; mais ceux qui ont une réelle valeur pour l'historien, parce qu'ils ont mené toutes ces luttes dont le Christianisme a gardé des marques, ce sont ceux du peuple ; et seuls nos textes les expriment sincèrement. Etudiant

en particulier les actes des Martyrs, nous devons nous arrêter assez longtemps à la question des rapports entre païens et chrétiens. L'examen du conflit naissant et renaissant partout peut nous apprendre beaucoup sur le génie propre du Christianisme et sur la question si passionnément débattue aujourd'hui de ses attaches au paganisme.

Sur les païens eux-mêmes les renseignements sont assez abondants, les proconsuls d'abord nous intéressent à plus d'un titre. On a déjà tiré de leur procédure la doctrine des empereurs, touchant le Christianisme ; mais dans un intérêt plus généralement humain, en mainte occasion nous pouvons apprendre de leurs sobres paroles, l'opinion du romain, de souche romaine, sur la grande question de la religion. Ils marquent en somme peu d'intérêt pour le Christianisme, soit que les prévenus leur paraissent gens méprisables¹, soit qu'ils n'aient aucune curiosité ; ils se contentent alors de s'assurer par une enquête si les prévenus sont vraiment des rebelles. Il est évident que le proconsul qui juge Justin ne l'écoute pas pour ce qu'il dit, mais parce qu'il veut surprendre dans sa profession de foi quelque chose qui le condamne. Mais le plus souvent lorsque les proconsuls arrivent de leur capitale l'instruction est déjà achevée et le coupable convaincu. Alors ils essaient de le faire revenir sur sa décision. Et cette œuvre là ils la mènent avec vigueur, déconcertés évidemment par le refus d'un acte aussi simple que celui d'une libation et par l'obstination dans ce refus. Celui qui juge Justin est

¹ Apollonius, philosophe, se fait écouter très longtemps.

moqueur et sceptique, d'un scepticisme qui n'a rien de fin, qui part non d'une âme revenue de tout, mais d'une âme sans noblesse, sans ouverture aucune sur les choses spirituelles. Cet esprit positif ne met aucune sanction au-dessus de celles de l'Etat ¹. « Si après t'avoir fouetté on te coupe la tête, crois-tu que tu vas monter au ciel ? » C'est la mentalité d'un gendarme. Un châtiment officiel lui semble si infamant qu'il emporte tout espoir d'une récompense dans une autre vie. On voit quelle force morale l'Etat romain avait au service de son gouvernement ; c'est pourquoi ceux qui rompront avec lui sembleront s'insurger contre la morale même. Un proconsul bienveillant c'est Saturninus, juge des martyrs Scilitains. Il n'en est que plus attaché au culte des Césars. Pourquoi donc, pense-t-il, avoir une religion à part. « Nous aussi nous sommes religieux, dit-il, notre religion est simple, nous jurons par le génie de l'Empereur notre Seigneur et faisons des supplications pour son salut ». Il refuse d'entendre médire de sa religion. Sa bonté se manifeste quand il propose aux chrétiens de leur laisser un délai pour réfléchir. Vous pouvez mériter l'indulgence de l'empereur notre Seigneur. C'est qu'il s'émeut à la pensée que les coupables d'un cœur léger vont se mettre au ban de la société. Il les presse d'autant plus de revenir aux usages romains, (« redire ad Romanorum morem ») que ce sont de braves gens. Cette conduite témoigne d'une inintelligence complète des besoins religieux du peuple, d'un mépris profond aussi de ce peuple qui n'a pas le droit de suivre une autre religion que la religion officielle. Parce qu'elle est rai-

¹ Actes de Justin, V, p. 19, l. 8.

sonnable elle est acceptable: elle doit donc être acceptée. Le proconsul qui juge Carpus et Papyrus, est beaucoup plus rude et plus prompt en besogne. Il amène les coupables à blasphémer les Dieux et les Augustes et les met en demeure de se rétracter sur l'heure. On sent de la sincérité dans sa défense des empereurs et des dieux qui organisent le monde (τοὺς τὰ πάντα διοικοῦντας)¹. C'est aussi un esprit positif: il ne saisit pas que Papyrus parle d'enfants au sens spirituel². Le Proconsul qui juge Pionius, lui non plus, ne comprend pas pourquoi celui-ci refuse de sacrifier. Est-ce par piété pour un Dieu particulier? « Nous adorons tous les dieux ». — Est-ce répugnance à un acte coupable? « Beaucoup de gens ont sacrifié et vivent et sont de braves gens ». Il ne comprend pas le besoin du cœur qui pousse au monothéisme, précisément parce que lui-même a trouvé dans l'Empire et dans l'autorité romaine l'appui moral que ces humbles gens cherchaient dans la religion.

Enfin aucun ne comprend que l'on se mette de plein gré hors des conditions normales de la vie. La vie ne vaut-elle pas que l'on fasse comme tout le monde, semble dire le juge d'Apollonius. « A cause du décret du Sénat je te conseille de te repentir, de vénérer les dieux, de te prosterner devant eux que tous les hommes adorent et de vivre avec nous³ ». Et à la fin de l'interrogatoire il insiste encore: « Je pensais que tu allais adorer les dieux avec nous⁴ ». Le sentiment de former un organisme, une famille, la

¹ Carpus. Papyrus, § 4, p. 11, l. 7.

² *Ibidem*, 1, cf. § 31. p. 13, l. 5.

³ Actes d'Apollonius, 13, p. 38, l. 27.

⁴ *Ibid.*, 43, p. 43, l. 4.

société romaine le possède, comme les chrétiens au sein de l'Eglise : cela annonce que ces deux sociétés qui se heurtent pourront un jour se pénétrer. La vie ne vaut-elle pas qu'on la respecte aussi. Le Proconsul crie à Germanicus d'avoir pitié de son âge ¹. A Polycarpe il dira « aie égard à ton âge ». Ils sont hors de sens ceux qui font bon marché de l'existence elle-même. Aussi pour Pline le jeune, le Christianisme est-il « *superstitio prava immodica* », pour le juge des martyrs Scilitains « *furor* ». On ne sait pas ce qui arrive après la mort. Il est donc sage de se retenir à la vie le plus longtemps qu'on peut. C'est ce qu'exprime à demi-mots le juge de Justin. « Si après t'avoir fouetté on te coupe la tête, crois-tu que tu vas monter au ciel ? » Ce dédain de la vie est signe de quelque bassesse. Seuls ceux qui n'ont plus d'estime à espérer de la société, vont au devant du trépas. Quintilianus dit à Pionius : ² « Tu ne fais pas une action glorieuse en te hâtant vers la mort. Ceux qui s'enrôlent comme gladiateurs pour une minime somme d'argent méprisent la mort devant les bêtes ; tu es aussi de ceux-là ».

Mais il ne faut pas préciser trop les griefs des proconsuls contre le Christianisme. A part quelques-uns qui se montrent féroces, la plupart laisseraient volontiers tomber une accusation qu'ils seraient en peine eux-mêmes de justifier sinon devant le droit, du moins devant le bon sens. Le proconsul qui juge Polycarpe, pas plus que l'irénarque, ne voit dans le culte des chrétiens un danger pour le paganisme. Il désire absoudre le vieillard. Il feint de croire qu'il

¹ Polycarpe, III, p. 2, l. 26.

² Pionius XX, 6, p. 73, l. 13.

entre dans la voie des aveux ¹. Mais il est contraint à la sévérité par le peuple, et quand Polycarpe s'adresse à lui en particulier, « Convaincs le peuple, lui dit-il ² ». Et vraiment des soulèvements comme ceux de Lyon contre les chrétiens nous font comprendre que pour entretenir l'harmonie entre Rome et ses sujets il fallait bien quelquefois que Rome se laissât mener ³. Il y a longtemps que l'on a démontré que l'initiative des premières persécutions ne pèse pas sur le pouvoir central, mais sur les masses populaires animées contre le Christianisme d'une haine souvent irraisonnée. On se figure volontiers, qu'à l'aurore du Christianisme, le paganisme est sans force et meurt ; on est encore dominé en ces matières, inconsciemment par le jugement de Bossuet ou par celui de Chateaubriand. Une fois établi que les persécutions ont été d'abord spontanées, locales, privées pour ainsi dire, comment s'expliqueraient ces persécutions ? Sinon par le fait qu'au début de l'ère chrétienne le paganisme est plus vivant que jamais ; (et comment une révolution religieuse se serait-elle produite à une époque où le sentiment religieux était languissant ?) Ce n'est pas ici le lieu de le prouver. C'est matière à de gros ouvrages et les monuments ou les textes que l'archéologie découvre en apportent tous les jours des preuves inattendues. Rappelons seulement quelques faits. Les chrétiens eux-mêmes n'ont pas nié les dieux : ils les ont seulement considérés comme des puissances malfaisantes et ténébreuses. Très significative est l'aventure de Paul et de Barnabas à Lystre :

¹ προσποιεῖ. Polyc., X, p. 5, l. 14.

² Polyc., X, 2, p. 5, l. 17.

³ Cf. Tert. Apol., 49, 50.

elle nous montre que dans les classes populaires les superstitions anthropomorphiques de l'antiquité vivaient toujours et que la terre et le ciel n'étaient pas conçus comme clos sans passage de l'un à l'autre. On voit les païens et les chrétiens se disputer le même miracle¹. Les stoïciens, les savants du temps, croient aux oracles, Celse le sceptique, les allègue. Tacite, qui les critique, ne se résout pas à les récuser². Plus on étudie d'autre part la réforme religieuse d'Auguste et plus on se persuade qu'elle fut sérieuse autant en l'intention de son initiateur qu'en la piété de ceux qui la reçurent³. — Le Paganisme est donc plein de vie. Ce qui le prouve encore c'est qu'il s'épure⁴. Le culte des éléments, très en vogue, s'approfondit en une sorte de monothéisme, les rites nouveaux sont moraux. Une philosophie de la vie s'inspire de la religion, très semblable quelquefois à la théologie chrétienne⁵. Ces faits suffisent à nous attester la vitalité du sentiment religieux païen. Ils nous expliquent en conséquence les fureurs de la populace. Après le martyre de Germanicus, par exemple, la foule « ayant admiré la bravoure de la race des chrétiens pieuse et aimée de Dieu se mit à crier : A bas les athées. Qu'on cherche Polycarpe ». Ces mots d'abord surprennent. Pourquoi la fureur de ces païens croît-elle avec leur admiration ? *Θαυμάσαν*, le terme ne l'oublions pas, est d'un chrétien. En réalité ce

¹ Ensébe, H. E., V, 5. Tert. Apol., 5.

² Friedlander, III, 458 et suiv.

³ Norden : *Commentaire sur l'Énéide*, Leipzig, 1903.

⁴ Cumont, *Les Religions orientales dans l'Empire romain*, p. 242 s., traduc. allemande.

⁵ Cf. Arnobe, II, 13-14. Sur ce sujet, cf. aussi Willamowitz, S. B. Akad, Berlin, XIV, 1907. 280 f.

n'était pas de l'admiration que les infidèles éprouvaient ; c'était un sentiment voisin de la stupéfaction, et un sentiment d'inquiétude surtout. « Ces gens qui nient nos dieux (ἄθεοι), pensaient-ils, sont-ils donc si braves — ils usent sans doute de quelque pouvoir mystérieux et magique ¹ ».

Ainsi le tribun qui avait la garde de Perpétue redoutait que les confesseurs ne fussent soustraits de la prison par le moyen de quelque incantation magique ². Deux confesseurs, dans des actes apocryphes, répétaient incessamment : « Nous sommes chrétiens, que la volonté de Dieu soit faite en nous » ; l'un des bourreaux imagina que les paroles ainsi redites étaient des formules propres à préserver de la douleur ³. Tels sont, il est probable, les sentiments des païens de Smyrne. Mais ils en ont d'autres aussi. A l'arrivée de Polycarpe dans le stade, ils s'écrient ⁴ : « Voilà le contempteur de nos dieux, celui qui a enseigné à beaucoup à ne pas sacrifier et à ne pas se prosterner ». Voilà un crime terrible, car ce grand nombre d'impies irritait ces dieux dont la vengeance menaçait toute la ville. A Lyon, la haine populaire éclate avec la violence d'un orage. La persécution y a couvé longtemps ⁵. Le secret dans lequel croissait la foi chrétienne, ses cérémonies cachées et nocturnes avaient éveillé la malveillance et provoqué la calomnie. La population de Lyon était particulièrement

¹ L'insensibilité s'obtenait, croyait-on, par des pratiques occultes. Le Blant, *Persécuteurs et Martyrs*, p. 74.

² Perpétue, XVI, p. 53, l. 31.

³ Le Blant, *ibid.*, p. 74 s.

⁴ Polyc., XII, 2, p. 6, l. 10.

⁵ H. E., V, § 7, p. 21, l. 8 s.

religieuse ; le culte des empereurs y était très vivant ; elle s'aperçut comme d'instinct que ces simples gens silencieux, retirés du monde au sein même de la société, formaient une petite ville dans leur ville, et cela toujours exaspère le peuple. Il n'en faut pas plus pour que l'impatience s'enfle en colère et comme les chrétiens sont fermes dans leur résistance, on se porte aux derniers excès ¹. C'est de la rage. Proconsul et soldats jettent les saints en pâture à sa fureur. A peine interroge-t-on les inculpés (52), leur demande-t-on de jurer (54). La foule est emportée par une de ses passions maîtresses, la cruauté ² (57) et, à la fin de la persécution, les sentiments se font jour dans cette exclamation : « Où est leur Dieu et de quoi leur à servi leur superstition qu'ils ont préférée à la vie » ? Tel était le mobile profond : infliger une défaite à un dieu qui fait le fier et dont l'obstination irritera les dieux protecteurs de leur vie.

Plus calmes, bienveillants même, sont les concitoyens de Pionius. Ils ne persécuteraient pas d'eux-mêmes, mais il a été décidé par les empereurs que les chrétiens n'ont pas le droit de vivre ³. « Ecoute-nous Pionius » supplie la foule qui l'estime. Mais peu à peu elle s'impatiente. Elle aperçoit que Sabine, une esclave, sourit : elle la menace d'un châtiment terrible. Pourquoi ces chrétiens se considèrent-ils comme des êtres à part ⁴ ? — « Et toi aussi, disent-ils à Pionius qui rappelle le souvenir de leur misère, tu as

¹ *Ibid* , 17-21, p. 23, l. 7 et s.

² M. Cumont a noté que la religion de Mithra a un caractère cruel. Elle était à Lyon très en faveur.

³ Pionius, VI, 5, p. 64, l. 1.

⁴ *Ibid.*, X, 8, p. 66, l. 7.

eu faim avec nous ». Leurs gardiens sont irrités de les voir refuser la nourriture qu'on leur a apportée par bonté. Ils les trouvent sans doute orgueilleux. Toutefois ces actes dans leur ensemble font l'impression que la passion du peuple n'est plus si ardemment excitée contre la foi nouvelle. Visiblement ce sont les employés de l'administration romaine et du Nemeseion qui conduisent tout. On ne peut rien conclure d'un fait particulier, mais cela n'annonce-t-il pas un changement de l'esprit populaire et celui-ci ne se rapproche-t-il point à son insu du Christianisme ?

A la vérité, dans tous les actes que nous étudions, on voit le Christianisme attirer les païens par un charme secret. Qu'ils jugent insensé de sacrifier sa vie à des croyances vaines, c'est l'évidence de toutes ces pages. « Qu'y a-t-il de mal à dire Seigneur César et à sacrifier pour sauver sa vie ¹ ». « Aie pitié de ton fils », crient à Agathonice des gens de la foule les larmes aux yeux. « Pourquoi donc préférer sa religion à sa vie » disent les païens de Lyon ², etc., etc. Ils ne peuvent pourtant se retenir d'admirer les héroïques personnalités dont ils sont les bourreaux.

En présence de Polycarpe, vieillard semblable à un dieu ³, l'irénarque et sa garde estiment qu'il n'y avait pas lieu de venir le faire prisonnier. La foule qui assiste à son martyre ne se refuse pas à constater un miracle ⁴. Ceux qui assistent à la passion de Blandine avouent que jamais chez eux une femme n'avait

¹ Polyc., VIII, 2, p. 4, l. 19.

² H. E., V, 1, 60, p. 31, l. 21.

³ Polyc., VII, p. 4, l. 1.

⁴ *Ibid.*, XVI, p. 7, l. 32. Tout le peuple s'étonne qu'il y ait une telle différence entre les infidèles et les élus.

souffert autant ¹, de même Perpétue et Félicité dans l'arène émeuvent la pitié des assistants ². Il est vrai que les mêmes, crieront avec ironie, en voyant Satorus baignant dans son sang : « Bon bain, bon bain », salutation d'usage à l'entrée des bains.

Il est vraiment touchant d'entendre l'accent suppliant dont on supplie Pionius. « Ecoute-nous, Pionius, car nous t'aimons, et pour beaucoup de raisons tu es digne de vivre à cause de ton caractère et de ta bonté ». — Mais en général, la foule n'a pas le sens de la valeur d'un caractère ; la vertu des martyrs en impose surtout à des individus isolés. C'est le soldat Pudens à Carthage, qui admire la grande âme de Perpétue et de Satorus ³. C'est le soldat Basilide que la bravoure de Potamiaena attache au Christianisme.

Certaines parties des actes de Perpétue ont pour l'historien la sincérité des papyrus : ce sont des documents qui jettent un jour franc sur les classes moyennes de la société païenne. Le père de Perpétue s'y précise assez pour que nous puissions en le prenant comme type, faire l'esquisse d'un païen au début du Christianisme. Cherchons d'abord ce qui pourrait être chrétien en lui. C'est un homme de cœur : il a rempli avec amour ses devoirs de père et il sait les responsabilités qu'ils comportent ⁴. Il a souci de tous ceux qui logent sous son toit. « Pense à tes frères, pense à ta mère, pense à ta tante, pense à ton

¹ H. E., V, 1, 56, p. 30, l. 30.

² Perp., XX, p. 55, l. 19.

³ Ibidem, IX, p. 50, l. 6 et H. E., VI, 5, p. 57, l. 22.

⁴ Ibidem, V, p. 47, l. 31. *Si dignus sum a te pater vocari.*

fils qui ne pourra pas vivre après toi..... Il me disait cela, ajoute Perpétue, dans son amour de père, me baisant les mains et se jetant à mes pieds ¹ ». Mais, dira-t-on, ce père se conduit simplement en brave homme de père : il n'est pas chrétien pour cela. Sans doute, mais si l'on se rappelle que la famille antique était fondée sur l'autorité juridique et absolue du père, et que d'autre part hommes et femmes y vivaient séparés chacun sa vie, on reconnaîtra que le cœur de ce païen qui est fier d'avoir pu entretenir de ses mains sa fille jusqu'à la fleur de l'âge, qui « l'a préférée à tous ses frères », incline au Christianisme. Nous allons voir maintenant pourquoi il n'est pas chrétien. Nous ne compterons pas comme un obstacle l'égoïsme d'honneur qu'expriment toutes ses protestations. « Aie pitié, ma fille, de mes cheveux blancs, aie pitié de ton père. Ne me déshonore pas devant les hommes ². » Ce trait dépend du souci de sa propre personnalité que nous avons constaté aussi chez les chrétiens de nos Actes. Mais il est encore bien païen par le sentiment très haut qu'il a de son autorité de père. L'autorité pour lui prime l'affection. Pour fléchir Perpétue il ne l'appelle pas ma fille, mais Domina, Madame, semblant lui dire « tu es la maîtresse de la maison ³ ». C'était l'honneur d'un bon maître de maison que tout lui fût soumis, qu'il fût craint et aimé de sa femme, de ses enfants et de ses esclaves ⁴.

¹ Perp., V, p. 48, l. 5.

² Perpétue, V, p. 47, l. 30. Notons qu'il pense à sa vieillesse avant de faire valoir son titre de père.

³ On appelait la maîtresse « Domina », ce qui voulait dire beaucoup plus que nous ne pensons. G. Grupp, *Kulturgeschichte der römischen Kaiserzeit*, I, 111.

⁴ Cic. *De Senect.*, 11, 37.

L'acte de sa fille bien aimée lui apparaît comme une rébellion d'autant plus humiliante qu'il avait sur ses enfants et sur sa fille en particulier, une autorité que personne n'avait le droit de lui disputer. Il est probable que malgré ces marques d'affection qu'il témoigne à sa fille, dans sa maison, comme dans toute maison païenne, le côté masculin dominait l'autre. « Pense à tes frères », dit-il, et seulement ensuite il ajoute : « pense à ta mère ». Cet ordre n'est-il pas caractéristique. Il est païen encore par le respect qu'il a de l'autorité romaine. « Ne nous perds pas tous, dit-il ; personne ne pourra parler librement, si tu as encouru quelque châtiement ». Son désespoir touche à la colère quand il voit sa fille sur l'estrade du procureur. Il veut l'en faire descendre. Sa fille une fois condamnée il n'apparaît plus. Il semble l'avoir reniée. — Voilà donc ce qui retenait et ce qui retiendra encore longtemps dans le paganisme beaucoup de personnes qui seraient dignes d'être chrétiennes. Les coutumes établies, l'autorité morale de l'Etat romain, la honte d'encourir ses condamnations, d'être mis au ban de la société. Tant que leur dignité, ce sentiment dont vit l'activité morale, se fonde en société établie, les païens ne deviennent pas chrétiens.

Il faut pour que des conversions se déclarent que les attaches qui lient les consciences à l'ordre établi se rompent. La cause de cette rupture ce sont quelquefois les sentences iniques des proconsuls. Lucius, un chrétien, paraît bien s'être converti dans une révolte du sentiment de justice. En marchant au supplice, il déclare qu'il est heureux d'être délivré de

si mauvais maîtres. Voyant Agathonice monter sur le bûcher : Terrible décision, murmure-t-on, mais on ajoute « injustes décrets ¹ ». C'est plus souvent la noble attitude des chrétiens devant le tribunal ou au supplice. On parla longtemps en tous lieux de la mort de Polycarpe ². La foule se presse à la prison de Perpétue. Elle examine sans haine ceux qui mourront demain. « Regardez-nous bien pour nous reconnaître le fameux jour (*in die illo*) ». Ils sont frappés d'un tel courage et quelques-uns se convertissent ³. Potamiaena, la vierge héroïque d'Alexandrie, apparaît après sa mort à de non-chrétiens qui sont portés à se convertir. Le mot de Tertullien est profondément vrai. « *Plures efficimur quotiens metimur à vobis ; semen est sanguis Christianorum* ⁴ ».

¹ Carpus. Papyrus, etc., § 45, p. 14, l. 10. προστάγματα désigne les décrets impériaux, cf. ce mot au § 4.

² Polyc, XIX, 1, p. 9, l. 5.

³ Perpétue, XVII, p. 54, l. 13.

⁴ Apolog. 50, cf. Harnack : *Mission*, I, 308.

CHAPITRE II

Le culte de Mithra

Le culte de Mithra n'a exercé sans doute sur le Christianisme aucune influence. Un coup d'œil sur une carte où sont peints les progrès de l'une et de l'autre religion constate immédiatement qu'elles se sont partagé les territoires de l'Europe ; le Christianisme a conquis le bassin de la Méditerranée, les pays travaillés par la culture classique, Mithra, les pays barbares encore, la Dacie, la Germanie, la Grande-Bretagne¹. Ce court chapitre risque donc de paraître inutile. Il est indispensable pour nous servir de point de comparaison, car la religion de Mithra s'est développée parmi les basses classes de la société ; ses adeptes furent surtout des esclaves et des soldats. Ceux-ci, des orientaux souvent, loin de leur patrie, au fond de la Germanie ou de quelque province aux mœurs étranges et indociles, en danger continuel de mourir ou d'être fait prisonniers de guerre, avaient

¹ Harnack : *Mis. Und. Aus.*, t. 2, p. 270 s., donne les raisons de ce développement particulier du culte de Mithra.

besoin d'une religion, et ne pouvaient se contenter de la religion officielle. Qu'il devait leur sembler odieusement vain parfois ce culte des Césars, lorsqu'il n'évitait pas à son armée la défaite ou au simple légionnaire le châtiment infamant, et puis la religion officielle volontiers paraît froide parce qu'on n'aime pas avoir les dieux de tout le monde, mais un dieu à soi, secret et mystérieux. Les esclaves, surtout des fonctionnaires subalternes de l'administration romaine, adoptèrent ce culte pour de semblables raisons, et c'est par eux qu'il fit fortune, car les affranchis en accédant aux hautes charges de la cour l'introduisirent dans les hautes sphères de la société romaine : l'Empereur Commode se fit initier à ses mystères. Il n'en resta pas moins la religion d'esprits sans culture ; à aucun moment de son développement elle n'a inspiré des écrits comme ceux des Apologètes ou même des Pères apostoliques.

Il va de soi qu'une telle Religion doit nous apprendre quelque chose sur l'âme populaire au début de l'ère chrétienne. C'est pourquoi il est indispensable d'en noter les caractères saillants ¹. Le fond psychologique de la religion de Mithra est ce puissant sentiment de détresse qui semble avoir été général à l'aurore du Christianisme. Elle attirait à elle, parce qu'elle représentait l'homme au pouvoir de puissances invisibles et funestes. Après avoir essayé sans succès de renverser les dieux, les démons menacent les hommes qui trouvent un sauveur en Mithra, l'intermédiaire tout puissant entre les dieux et les

¹ Voir, pour compléter cette caractéristique, Cumont : *Les mystères de Mithra*.

hommes, la cause de tous les biens. Les âmes descendent du ciel pour lutter contre ces démons. La vie terrestre est une épreuve durant laquelle il faut conserver la pureté parfaite pour mériter la plus précieuse des récompenses, l'immortalité. Chacun doit sauver sa personne. La pureté s'obtient par des lustrations, l'ascétisme, et la chasteté. Ce besoin d'un salut personnel garanti par de rigoureuses pratiques a donné à cette religion une certaine cruauté que les soldats, ses adeptes, ont développée toujours.

Cette religion se célébrait sous la forme de mystères. Il y avait sept degrés dans l'initiation. Un repas sacré avait pour but de fortifier le néophyte dans son combat contre les esprits méchants. Des épreuves devaient exercer le courage du candidat. L'extase, produite par des moyens artificiels permettait de franchir le seuil de la mort : autant de moyens d'édification extérieurs et physiques.

Il y avait aussi un culte dont les deux moments principaux étaient les sacrifices et la révélation (au sens étymologique du mot), de la statue de Mithra aux initiés. Parmi les fidèles il n'y avait plus de distinctions de classes : les hommes libres se plaçaient à côté des esclaves, et tous se donnaient le nom de frères.

Notons enfin deux traits qui expliquent en partie le succès¹ de cette religion. Il s'est trouvé d'abord que tout le paganisme, dans un obscur besoin de monothéisme évoluait vers le culte du soleil dont Mithra

¹ Les missionnaires étant les soldats et les esclaves employés par l'administration romaine, elle s'est trouvée ainsi rapidement portée dans tout l'Empire Romain.

était la personnification. Le culte de l'Empereur lui aussi dut sa vogue à cette tendance profonde, et tous deux pouvaient très bien se réunir dans une même piété, César devenant le représentant du soleil. Ensuite ce n'était pas une religion exclusive ; elle n'exigeait pas que le néophyte rompit pour elle avec son milieu et son passé ; elle abrita par suite une foule de superstitions lourdes et ridicules qui un jour causèrent sa ruine.

CONCLUSION

Les résultats des pages précédentes nous permettent de préciser les points où la piété chrétienne se sépare de la piété païenne.

La piété païenne dans les classes demi-cultivées n'est faite que du respect de l'ordre établi et des usages reçus. Son axiome est : « Pourquoi rechercher la nouveauté quand les vieilles institutions suffisent à maintenir la paix ? » Les chrétiens eux, ne savent pas ce que signifie ce mot de paix au sens politique ; ils n'ont souci que de la paix de l'âme ; ils vivent dans une société en partie invisible, et si les proconsuls ne comprennent absolument pas les aspirations profondes de ces âmes populaires, elles, de leur côté, n'ont aucun sens du bien-être économique de la sécurité politique que donne une administration fortement organisée : cela est d'un autre horizon.

La piété païenne populaire d'autre part, ne s'irritait pas de la propagande stoïcienne ou cynique, mais elle s'irrite des progrès du Christianisme parce qu'elle découvre en lui une religion rivale. Le contact des deux piétés est violent parce que toutes deux sont de même nature au fond : elles sont l'une et l'autre le sentiment qu'a un groupement humain de trouver son soutien en la puissance de sa divinité particulière. La piété païenne et la piété chrétienne sont l'une et l'autre avides de bonheur, seulement elles se font du bonheur des idées différentes ; pour l'une, le

bonheur est sensuel, pour l'autre, il est moral. Et toute notre étude conduit à cette conclusion : que le Christianisme populaire est un éveil de l'âme humaine à une vie morale plus haute. C'est par l'héroïsme que le Christianisme fit ses conquêtes. Il progressa toutes les fois qu'un païen fut convaincu de la médiocrité morale de son milieu ou de lui-même ; et l'auteur de cette conviction, caché, mais toujours sensible sous les lignes de ces Actes, c'est la personne du Christ.

La piété de Mithra, enfin, dont nous avons parlé en terminant, nous montre un essai manqué de satisfaire à ces besoins nouveaux. Nous trouvons en lui comme dans la piété chrétienne un profond besoin de pureté et de salut aboutissant aussi au monothéisme. Mais cette religion ne pouvait vivre, parce qu'elle n'avait point assez d'estime de la valeur de l'âme humaine, ni de connaissance de ses besoins précis. Partout, son monothéisme ne fut point assez décidé, et son culte trop artificiel. Ainsi elle nous sert indirectement à prouver ce que nous avançons : la piété populaire chrétienne émane d'âmes nouvellement écloses à une vie morale, à la fois plus profonde et plus large que celle de leur temps, et qui attendent avec patience l'heure où cette vie pourra s'épanouir sans danger, sans réserve, sans déception. D'où viennent ces âmes nouvelles ? L'historien n'explique pas ce mystère, et le croyant adore l'œuvre de Dieu.

Vu :

Le Président de la soutenance,
EUGÈNE DE FAYE.

Le Doyen,
E. VAUCHER.

